

à l'Académie de ...
Catalogué AUTEURS
Catalogué MATIÈRES
Lacroix

OEDIPE ROI

428505

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE

TRADUITE LITTÉRALEMENT EN VERS FRANÇAIS

PAR

JULES LACROIX



Lacroix

PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

Représentation et reproduction réservées.

RÉSERVE

PERSONNAGES

ŒDIPE.	MM. GEFFROY.
CRÉON.	JOUANNI.
TIRÉSIAS.	CHÉRI.
LE PRÊTRE DE JUPITER.	TRONCHET.
UN MESSAGER DE CORINTHE.	TALBOT.
UN ANCIEN ESCLAVE DE LAIUS.	BARRÉ.
UN ENVOYÉ DU PALAIS.	MAUBANT.
LE CORYPHÉE.	VERDELLET.
JOGASTE.	Mmes NATHALIE.
DEUX JEUNES FILLES THÉ-	{ FAVART.
BAÏNES.	{ STELLA GOLAS.
UNE FEMME THÉBAÏNE.	JOUVANTE.
Chœur de vieillards thébains.	
Chœur de femmes thébaines.	
Prêtres, serviteurs, peuple, etc., etc.	
LES DEUX FILLES D'ŒDIPE (personnages muets).	

Au Théâtre-Français, les strophes sont récitées sur la musique
de M. EDMOND MEMBRÉE.

N. B. Les vers marqués d'un astérisque sont supprimés
à la représentation.

OEDIPE ROI

ACTE PREMIER

La grande place publique de Thèbes. D'un côté le palais d'Œdipe et un autel où fume l'encens; de l'autre le temple et la statue d'Apollon Lycien. On découvre dans l'éloignement les deux temples de Pallas, près du fleuve Isménus. Une troupe de vieillards, de femmes et d'enfants est prosternée devant le palais du roi. Ils portent des bandelettes, des guirlandes et des branches d'olivier.

SCÈNE I.

OEDIPE, LE PRÊTRE DE JUPITER,
SACRIFICATEURS, PEUPLE.

OEDIPE, descendant les marches de son palais.

Enfants, du vieux Cadmus jeune postérité,
Pourquoi vers ce palais vos cris ont-ils monté,
Et pourquoi ces rameaux suppliants, ces guirlandes?
Toute la ville est pleine et d'encens et d'offrandes,
Pleine de chants plaintifs, de sanglots et de pleurs! —
Ne voulant point d'un autre apprendre vos malheurs,
Je suis venu moi-même, enfants, moi votre père,
Œdipe, dont la gloire emplit toute la terre!

Au prêtre de Jupiter.

Parle donc, ô vieillard. Il te convient, à toi,
De répondre en leur nom. — Que voulez-vous de moi?

*Je prends cette
traduction et
y a des détails
des nouvelles,
des
indivisibles
même, d'apostrophe
meille
est du
moins
Aussi
de dans, de
es aussi
de
meilleur
l'original
de nous -*

Qui vous rassemble ici ? La crainte ou l'espérance ? —
 Si vous souffrez, je veux calmer votre souffrance,
 Car je serais cruel, en de pareils moments,
 Si je ne me sentais ému de vos tourments !

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Œdipe, ô souverain de ma chère patrie,
 Tu vois à tes autels cette foule qui prie :
 Des enfants, jeune essaim au vol encor tremblant ;
 Des pontifes courbés de vieillesse, au front blanc,
 Et moi, prêtre du Dieu qui lance le tonnerre ;
 Plus loin nos jeunes gens, cette élite guerrière !
 Le reste des Thébains, de guirlandes orné,
 Dans l'immense Agora comme nous prosterné,
 Aux autels de Pallas, sous le double portique,
 Foule de l'Isménus la cendre prophétique. —
 Thèbes, comme tu vois, sous le flot grandissant
 Courbe la tête, et roule en des vagues de sang !
 Partout frappe la mort ! Tout périt dans son germe :
 Moissons, troupeaux, — l'enfant dans le sein qui l'enferme !...
 Une torche à la main, sombre divinité,
 La Peste, ravageant notre antique cité,
 Dépeuple la maison de Cadmus !.. et l'Erèbe
 S'enrichit des sanglots et des larmes de Thèbe ! —
 Au seuil de ton palais, nous tous, jeunes et vieux,
 Nous ne t'implorons pas comme l'égal des Dieux,
 Mais comme le mortel qui seul, aux jours funestes,
 Peut vaincre et détourner les colères célestes ! —
 Quand le Sphinx nous dictait son effroyable loi, —
 La ville de Cadmus, qui l'affranchit ? C'est toi !
 Sans nul secours humain. — Aussi chacun répète

*Non plus d
 bris d.
 Compté Hama*

#

*On l'invoque
 comme
 le sauveur
 lui qui est (dans la
 légende) le grand dieu de la ville*

*Et tout le monde se rappelle
 sur le dieu ou sur le
 sacrifice, sur le sacrifice
 fait à petit de cet affreux mythe
 jusqu'à ce qu'il soit tout entier
 étalé dans tout son
 honneur !*

Qu'avec l'aide des Dieux tu sauvas notre tête!
 Et maintenant encor, tremblants à tes genoux,
 Œdipe, ô notre espoir! sauve-nous, sauve-nous :
 * Soit qu'au fond de ton cœur parle un Dieu tutélaire,
 * Soit qu'un homme prudent te conseille et t'éclaire!
 * Souvent l'expérience a vaincu le malheur. —
 * Viens donc, ô le plus grand des hommes, le meilleur!
 * Relève cette ville en deuil, et considère
 * Qu'elle t'a proclamé libérateur et père!
 * Sauvés par toi, faut-il un jour nous rappeler
 * Que dans l'abîme encor tu nous laissas rouler?...
 Soutiens l'État penchant, rends-nous les Dieux propices :
 Naguères ce fut toi, qui, sous d'heureux auspices,
 Relevas nos destins..... sois encor notre appui.
 Car si tu dois régner demain comme aujourd'hui,
 Cette contrée en proie à la Déesse avide,
 Mieux vaut la gouverner pleine d'hommes que vide!..
 Qu'est-ce donc qu'un rempart sans soldats? Sur les flots,
 Qu'est-ce donc qu'un navire errant sans matelots?

ŒDIPE.

O malheureux enfants, croyez-vous que j'ignore
 Vos larmes?.. et pourquoi votre bouche m'implore?
 Vous souffrez tous, hélas! je le sais, je le vois;
 Mais je souffre encor plus que vous tous à la fois!
 Chacun de vous ne sent, dans la douleur commune,
 Que sa propre douleur!.. Quelle est mon infortune!
 Moi je pleuré sur Thèbe, et sur vous, et sur moi. —
 Vos cris plaintifs n'ont point éveillé votre roi;
 Mes yeux avaient déjà versé beaucoup de larmes;
 Je flottais, égaré dans mes sombres alarmes!..

pour l'auditeur
L'histoire,
à commencer,
est encore
sur ce
conscience
histoire d'Œdipe.
De ce roi bon et
généreux

Enfin, après avoir bien longtemps médité,
 Ne trouvant qu'un remède, un seul, je l'ai tenté :
 Mon beau-frère Créon, le fils de Ménécée,
 A Delphes, qu'Apollon remplit de sa pensée,
 Est allé consulter l'oracle, pour savoir
 Quel remède à vos maux, et quel est mon devoir. —
 Je compte les moments. Ce fidèle émissaire
 M'afflige !.. il tarde plus que le temps nécessaire.
 Mais je serais coupable, au retour de Créon,
 Si je n'exécutais les ordres d'Apollon.

Créon est
 allé
 consulter
 l'oracle
 à Delphes

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Tu parles à propos. Voici que l'on m'annonce
 Créon, nous apportant la divine réponse.

ŒDIPE.

Fais qu'elle nous ramène, ô Phébus, roi des cieux,
 Le bonheur, que je vois rayonner dans ses yeux !

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Un laurier, tout couvert de fruits et de feuillage,
 Environne son front : c'est d'un heureux présage.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CRÉON.

ŒDIPE.

Nous allons tout savoir. Il approche, il m'entend. —
 O fils de Ménécée, ô frère que j'attend,
 Dis-nous quelle réponse Apollon nous envoie ?

CRÉON.

Tu peux t'en réjouir ; car dans la sombre voie

Créon revient
 il rapporte
 les paroles
 du dieu

Si nous marchons, guidés par l'oracle, — nos maux
Se changeront en biens.

OEDIPE.

Quel langage ? ces mots
Ne m'inspirent ni crainte encor, ni confiance.

CRÉON.

O roi, désires-tu m'entendre en leur présence ?
Je suis prêt à parler. Sinon, viens au palais.

OEDIPE.

Parle en face de tous, et parle sans délais.
Ma vie à moi n'est rien ; leur danger seul me touche.

CRÉON.

Les paroles du Dieu vont sortir de ma bouche.
Voici ce qu'Apollon souverain nous prescrit :
« Purgez le sol thébain du monstre qu'il nourrit !
« L'incurable fléau demande qu'on l'expie. »

OEDIPE.

Quelle expiation ?

CRÉON.

« Il faut chasser l'impie,
« Et que le meurtre soit par le meurtre lavé.
« C'est du sang qui déborde, et rougit le pavé ! »

OEDIPE.

De quel meurtre le Dieu parle-t-il ? de quel homme ?

CRÉON.

O prince, il fut un roi — c'est Laïus qu'on le nomme —
Qui jadis gouvernait cette ville avant toi.

*Voilà le premier
mot qui a sonné,
mais dans une
obscure forêt
les faits,
qu'il y a là dedans
mystère
mystère*

ŒDIPE.

On me l'a dit. Mes yeux n'ont jamais vu ce roi.

CRÉON.

Il fut tué ! Le Dieu, sur les auteurs du crime,
Nous enjoint clairement de venger la victime.

ŒDIPE.

Mais où sont-ils ? — Comment suivre dans le passé
D'un crime ancien déjà le vestige effacé ?

CRÉON.

Ils sont ici, le Dieu l'affirme, — ici, te dis-je :
Ce qu'on cherche on le trouve ; on perd ce qu'on néglige !

ŒDIPE.

Est-ce dans cette ville ? aux champs ? ou loin de nous,
En quelque autre pays, qu'il tomba sous leurs coups ?

CRÉON.

Pour consulter l'oracle, il partit. Jour funeste !
Depuis, on ne l'a point revu. Tu sais le reste.

ŒDIPE.

Des gens de son escorte, eh quoi ! nul messenger,
Nul témoin de sa mort, qu'on puisse interroger ?

CRÉON.

Ils succombèrent tous, moins un, qui se rappelle,
Dans sa fuite, une chose, une seule.

ŒDIPE.

Laquelle ?

Le moindre fait souvent à d'autres nous conduit :
Il ne faut qu'un rayon pour éclairer la nuit.

Mais dans
l'ignorance
complète - il
est si sûr jamais
un haïm : vite
le prisonnier
d'abord

Et, au lieu
d'un saïm
rien

Vraie la
première scène,
la première
heure, mais
bien vague,
bien vaille
à mi-voix
traverse de la scène.

CRÉON.

Des brigands, disait-il, dans un défilé sombre
Attaquèrent Laïus : il périt sous le nombre.

*On a dit qu'il y avait
plusieurs meurtriers*

OEDIPE, regardant Créon avec dédain.

Des brigands avoir eu cette audace?.. Voyez!
C'est un complot. Quelqu'un les avait soudoyés.

*Jour qui ne pas
braver puis.*

CRÉON.

On le pensa d'abord. Mais dans nos maux personne
Ne put venger Laïus, et venger la couronne.

OEDIPE.

Et quel autre malheur, plus funeste à l'État,
Détournait vos regards d'un pareil attentat?

*Le Sphinx de l'hydre
à tout d'abord
détourné
l'attention*

CRÉON.

Le Sphinx au chant perfide. Alors fut effacée
Devant les maux présents l'infortune passée.

OEDIPE.

Eh bien! je plongerai dans ces ténèbres, moi!
Je rends grâce à Phébus, et je rends grâce à toi,
Créon, de rappeler nos yeux sur la victime.
Mon courroux vous seconde, il est trop légitime!
Je veux que ce pays et le Dieu soient vengés. —
Et ce n'est pas pour vous, mes amis étrangers,
C'est pour moi que je veux purifier la ville.

*Oedipe veut se hisser
lui-même celui
qui plongera
dans le mystère,
qui y portera
la lumière*

L'assassin, quel qu'il soit, la main sanglante et vile
Contre moi-même un jour se tournerait, je crois :
La cause de Laïus est la cause des rois! —
Levez-vous donc, enfants ; j'ai donné ma parole :
Emportez ces rameaux, triste et pieux symbole.

*Il jure
de découvrir
l'assassin,
quel qu'il soit
c'est la promesse
laquelle*

*Tout le passage est un veto moral
de punir qui n'empêche pas de*

*à l'instant même d'être
très les liens se lient
instantanément*

*à quel l'un ne peut pas de
vue un instant, que
l'on ne qu'il y a
c'est le*

*double
leur
mystères
dans
de
paroles
à punir
à l'instant même
de punir*

A quelques officiers du palais.

Vous, rassemblez ici le peuple de Cadmus :
J'essaierai tout pour lui. — Que maintenant Phébus,
Implacable, ou touché des maux que nous subimes,
Nous ramène à la vie, ou nous jette aux abîmes !

Il rentre dans le palais.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

- * Mes enfants, levons-nous ; car les secours amis
- * Qu'imploreraient nos douleurs, il nous les a promis.
- * Puisse Apollon, plaignant cette ville abattue,
- * Écarter, Dieu sauveur, le fléau qui vous tue !

PREMIER INTERMÈDE.

Entre le chœur des vieillards thébains et le reste du peuple que vient de faire convoquer Œdipe. — Une symphonie religieuse se fait entendre ; puis deux jeunes filles, une femme et un vieillard, qui représentent le chœur, disent tour à tour les strophes suivantes :

STROPHE PREMIÈRE¹.

Doux oracle, émané du souverain des Dieux,
Que de sa riche enceinte
Envoie aux murs thébains Delphes, la ville sainte,
Que viens-tu m'annoncer, messager radieux ?
L'effroi précipite
Le sang vers mon cœur,
Qui tremble et palpite!...

Dieu de Délos, ô Dieu secourable et vainqueur,
J'attends avec respect, j'attends les destinées
Que maintenant, ou bien dans le cours des années,
Tu me gardes, sensible à mes cris gémissants !

1. Récitée par mademoiselle Favart.

*Qui viennent
le chœur, les hymnistes,
qui se joignent
les douleurs
pallées,
l'appétit,
qui attendent
l'attente
la ville par
l'appétit et
l'attente des
colonne à laquelle
elle s'élève*

O vous qu'implore ma souffrance,
 Enfants de la belle espérance,
 Répondez-moi, divins accents!

ANTISTROPHE PREMIÈRE ¹.

Du puissant Jupiter, ô toi, fille adorée,
 Immortelle Pallas,
 Je t'invoque d'abord!... Et toi, Diane, hélas!
 Toi qui jadis aimais cette noble contrée,
 Et que Thèbe encor
 Contemple et révère
 Sur ton siège d'or!
 Et toi, céleste archer, ô Phébus, dieu sévère!
 Venez, je vous appelle! apparaissent tous trois;
 Si d'un autre fléau vous avez autrefois
 Éteint dans nos remparts la rage meurtrière;
 Aujourd'hui, Dieux libérateurs,
 Contre ces feux dévastateurs
 Venez encore à ma prière!

Un invocation
Pallas
Diane
Phébus

STROPHE DEUXIÈME ².

Sous d'innombrables maux je succombe frappé!
 Tout un peuple avec moi, tout un peuple qui souffre,
 Dans la contagion expire enveloppé;
 Tout roule au même gouffre!
 * Nul secours; l'art s'épuise en efforts superflus.
 * La moisson languissante, hélas! ne mûrit plus;
 * Et de l'enfantement, nos épouses, nos mères,
 * Ne peuvent supporter les fatigues amères!...
 De ces funestes bords,

1. Récitée par mademoiselle Stella Colas.

2. Récitée par M. Verdellet.

Les ombres par milliers, comme l'oiseau qui passe,
Comme l'éclair rapide élané dans l'espace,
Tombent, foule plaintive, au rivage des morts!

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Et la ville est déserte!... En nos tristes murailles,
Les générations gisent de tout côté,
Cadavres sans linceul, sans pleurs, sans funérailles,
Sur un sol empesté!

- * Dans Thèbe où la souffrance et la mort règnent seules,
- * Les veuves au front pâle, et les blanches aïeules,
- * Aux autels d'Isménus, portant les saints rameaux,
- * Demandent à genoux le terme de leurs maux.

L'hymne retentissante

Monte, éclate, mêlée aux gémissements sourds!...
Fille de Jupiter, Déesse éblouissante,
Pallas, entends nos cris... J'implore ton secours!

STROPHE TROISIÈME.

- * Ce Mars altéré de nos larmes,
- * Lui qui, sans bouclier, sans armes,
- * Poussant d'horribles cris d'alarmes,
- * M'enveloppe et brûle mon sein,
- * Chasse-le, rapide en sa fuite,
- * Et que ta main le précipite
- * Dans le vaste lit d'Amphitrite,
- * Au gouffre noir du Pont-Euxin!...
- * Hélas! dans cette ville morte,

- * Ce qu'épargne la nuit, le jour vient et l'emporte!...
- * O toi qui, flamboyant dans les plaines de l'air,
- * Conduis le char de feu, les coursiers de l'éclair,
- * Ce Mars cruel, pour le réduire en poudre,

Jupiter
invocé
avec
Apollon

Le
monneur
estien
Gouffre

ACTE I.

11

- * Frappe-le de ta foudre,
- * Père de toute chose, ô puissant Jupiter!

ANTISTROPHE TROISIÈME.

Susur Phébus

- * Dieu de Claros, dieu redoutable!
- * Lance ta flèche inévitable;
- * Viens dompter le monstre indomptable :
- * Ton bras est plus fort que le sien!
- * Diane anguste et tutélaire,
- * Fais rayonner dans ta colère
- * Ces feux dont la splendeur éclaire
- * Les cimes du mont Lycien!
- * Et toi dont le front s'environne
- * D'une tiare d'or, lumineuse couronne,
- * Toi que suit la Ménade aux transports furieux,
- * Bacchus, ô Dieu thébain, Bacchus victorieux!
- * Viens, défends-moi : que ta main brille armée
- * D'une torche enflammée!
- * Extermine ce Dieu, l'épouvante des Dieux!

Xanthi

Bacchus le

Dieu thébain

pour chasser

le fleuve, ce

mais inconnu

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

OEDIPE, LE CHOEUR des vieillards thébains, peuple, etc.

OEDIPE, sur les degrés du palais.

O vous qui suppliez, si vous voulez m'entendre,
Et contre le fléau m'aider à vous défendre,
Témoin de vos douleurs, je puis les soulager.
Étranger à ce crime, à l'oracle étranger,
N'ayant aucun indice, en cette ombre profonde,
Je crains d'errer longtemps si l'on ne me seconde.
Moi, citoyen nouveau de l'antique cité,
Voici donc, ô Thébains, voici ma volonté :
Celui de vous qui sait par la main de quel homme
Ce fils de Labdacus a péri, je le somme
De me révéler tout, de ne rien déguiser !
S'il tremble, et ne veut pas lui-même s'accuser,
Qu'il délivre en fuyant ce pays qu'il opprime :
Nul autre châtement ne poursuivra son crime.
Si par un étranger le meurtre fut commis,
Au dénonciateur mes bienfaits sont promis ;
Qu'il parle ! — Mais rebelle à mon ordre suprême,
Craignant pour un ami peut-être, ou pour lui-même,
Si l'homme qui pourrait parler ne parle pas,
Apprenez le destin que j'attache à ses pas !
Quel qu'il soit, je défends à tout ce qui respire

Oedipe
toujours
en proie
à la rage
de l'assassin
incertain,
homme à
Thébains
de la déesse

c'est Oedipe
le fatal, gothique,
non
attique
Gothique

le celui qui, sachant,
retrouvait,
retrouvait le
secret, et
le trahissait, et
c'est le malin

Dans cette région soumise à mon empire,
 De parler à cet homme, opprobre des mortels,
 De l'admettre au foyer, de l'admettre aux autels,
 De souffrir qu'avec nous jamais il sacrifie,
 Et qu'il trempe sa main dans l'eau qui purifie!
 Mais tous, de vos maisons, loin du seuil paternel,
 Comme un fléau vivant chassez le criminel!
 * Tel est l'ordre du Dieu qu'à Delphes on révère.
 * Voilà comme je venge, équitable et sévère,
 * Apollon, et ce roi du coup mortel frappé!
 * Je maudis l'assassin dans l'ombre enveloppé;
 Je le maudis, qu'il ait ou n'ait pas de complice :
 Dieux! que ses jours proscrits ne soient qu'un long supplice!
 Et si je consentais qu'à mon propre foyer
 Il vint jamais s'asseoir, — puissent me foudroyer
 Les maux que ma prière appelait sur l'infâme!...
 Faites donc, ô Thébains, tout ce que je proclame,
 Pour moi, pour Apollon, pour ces champs dévastés
 Que les moissons, hélas! et les Dieux ont quittés.

* (Il descend les marches.)

Quand bien même l'oracle eût gardé le silence,
 Il ne convenait point de laisser sans vengeance
 Le meurtre du meilleur des hommes et des rois.
 Non, il fallait punir! — Aujourd'hui, sous mes lois
 Est rangé ce pays, dont sa main fut gardienne;
 Sa couche m'appartient, son épouse est la mienne;
 Et nos fils, confondus dans les mêmes liens,
 Seraient frères... La mort a frappé tous les siens :
 Il est tombé ce roi qui fut longtemps prospère!
 Je le vengerai donc comme on venge son père.
 Oui, je découvrirai l'assassin de Laïus,

après avoir
 maudit le tueur
 qui se tenait,

Maudis
 l'assassin,
 et tu es
 qu'il se
 il l'amant
 de la propre
 tête, tu es
 elle
 maudit Dieu,
 toute cette impression
 à se retourner
 de lui-même

Ce reste précieux du sang de Labdacus,
Lui qui de Polydore, en sa haute fortune,
Remonte par Cadmus jusqu'au fils de Neptune.
Ceux qui nous braveraient et que nous maudissons,
Puisseut ils voir, grands Dieux ! leur terres sans moissons,
Leurs femmes sans enfants !... Qu'un fléau sur eux tombe,
Plus cruel que celui qui nous jette à la tombe ! —
Pour vous qui respectez mes ordres, que toujours
La justice et les Dieux accompagnent vos jours !

LE CORYPHÉE.

O roi, je parlerai : ton courroux me l'ordonne.
Je n'ai point fait ce crime, et n'accuse personne ;
J'ignore l'assassin. Mais Apollon, je croi,
Devait nous découvrir le meurtrier du roi.

ŒDIPE.

Tu dis vrai. Mais qui peut contraindre sur la terre
Les Dieux à révéler ce qu'ils veulent nous taire ?

LE CORYPHÉE.

Puis-je te proposer un avis, un second ?

ŒDIPE.

Fût-ce un troisième encor, tu le peux ; qu'est-ce donc ?

LE CORYPHÉE.

Le grand Tirésias, comme Apollon son maître,
Embrasse l'avenir ; et, grâce à lui, peut-être
Avec plus de clartés on marcherait au but.

ŒDIPE.

Je n'ai pas négligé ce moyen de salut.
Sur l'avis de Créon, il m'a donc paru sage

*Le Coryphée,
chef du peuple,
effrayé par les
menaces d'Œdipe
vient en vain,
c'est
d'inviter
Tirésias :
Œdipe ya
Déjà part!*

De mander le vieillard par un double message ;
Je m'étonne qu'il ait jusqu'à présent tardé.

LE CORYPHÉE.

Tous ces bruits sur Laïus n'avaient rien de fondé.

ŒDIPE.

Quels sont ces bruits ? Je veux tout savoir ; je t'écoute.

LE CORYPHÉE.

Des voyageurs l'auraient égorgé sur la route.

ŒDIPE.

On me l'a dit aussi. Mais nul témoin.

LE CORYPHÉE.

O roi,

Le coupable, s'il est accessible à l'effroi,
Ne pourra soutenir cette horrible tempête,
Ces imprécations dont tu charges sa tête.

ŒDIPE.

Qui sans peur fait le crime aura-t-il peur d'un mot ?

LE CORYPHÉE.

Il vient celui qui doit tout révéler bientôt.
Vois, on amène ici l'homme qui, seul au monde,
Porte la vérité dans son âme profonde !

SCÈNE II.

LES MÊMES, TIRÉSIAS, aveugle, conduit par un enfant,
LES DEUX ENVOYÉS D'ŒDIPE.

ŒDIPE.

Toi qui sais toute chose, ô sublime mortel,

*L'aveugle
fait un pas
Tirésias est
arrivé*

Les secrets de la terre et les secrets du ciel,
 Tirésias, malgré ta paupière fermée,
 Tu vois sous quel fléau Thèbes meurt consumée.
 C'est toi le protecteur, le sauveur attendu ! —
 Apollon, consulté par nous, a répondu
 (Si mes deux envoyés ne t'ont rien dit encore)
 Que l'unique remède au mal qui nous dévore,
 C'est de chasser bien loin, ou de faire périr
 L'assassin de Laïus, qu'il nous faut découvrir.
 Consulte donc le vol des oiseaux, tes oracles ;
 Interroge ton art si fertile en miracles.
 Sauve Thèbe et toi-même, ô Devin !... sauve-moi !
 Et purge ce pays du meurtre de son roi.
 Toi seul peux nous tirer de l'abîme où nous sommes :
 L'honneur de la science est d'être utile aux hommes.

TIRÉSIAS.

Hélas ! hélas ! qu'il est dangereux de savoir !
 Je l'avais oublié, moi qui sais tout prévoir !...
 Pourquoi suis-je venu, malheureux ?

OEDIPE.

Que présage
 Ce découragement empreint sur ton visage ?

TIRÉSIAS.

Va, laisse-moi partir. Crois-moi, tu feras bien :
 Ton intérêt l'exige encor plus que le mien.

OEDIPE.

Thèbes fut ton berceau. Peux-tu sans infamie,
 Peux-tu lui refuser une parole amie ?

*Tirésias, seul
 d'honneur dans
 la prose
 rejoint*

*c'est terrible qui fait le piège à l'orgueilleux
 d'ailleurs, l'orgueil d'ailleurs qui s'enferme
 d'ailleurs l'instinct*

TIRÉSIAS.

Ah ! c'est que ta demande est imprudente, ô roi !...
Je me tais, craignant d'être imprudent comme toi.

*Toutes les
expressions de
Tirésias
sont doubles
de l'ancien
à l'actuel*

LE CORYPHÉE.

Parle, au nom des Dieux ! Parle ! — Ici, tous en prière,
Nous sommes à tes pieds, le front dans la poussière !

TIRÉSIAS à Œdipe.

Tous, oui, tous insensés ! — Mais je ne dirai rien,
Pour ne pas dévoiler mon malheur... et le tien.

ŒDIPE.

Qu'entends-je ? tu sais tout, et tu ne veux rien dire..
Traître ! mais tu vois bien que cette ville expire.

Œdipe insulte

TIRÉSIAS.

Je ne veux affliger ni moi-même, ni toi. —
Pourquoi donc vainement m'interroger ? pourquoi ?
Œdipe n'apprendra jamais rien de ma bouche.

ŒDIPE.

Ainsi, le plus méchant des hommes, rien ne touche
Ce cœur, dont la pitié ne saurait approcher ?
Oh ! tu courroucerais l'insensible rocher !

*il appelle
nickel*

TIRÉSIAS.

* Si mon refus t'irrite et m'expose à l'outrage,
* Va, quelque chose en toi m'irrite davantage.

ŒDIPE.

* Et qui donc ne serait enflammé de courroux
* En voyant le mépris que tu montres pour nous ?

TIRÉSIAS.

Mais tout s'accomplira, tout ce que je veux taire !

*meurtre à l'heure de la décadence sur ce cœur plus un seul
instant, car c'est long l'angoisse d'Œdipe cette cage
spectaculaire*

ŒDIPE.

Puisqu'il doit s'accomplir, révèle ce mystère !

TIRÉSIAS.

Je n'en dirai pas plus. Maintenant, tu le peux,
Laisse aller ta colère aussi loin que tu veux.

ŒDIPE.

Eh bien ! je m'abandonne au transport qui m'anime !
Je te déclare ici le complice du crime.
Ta main n'a pas frappé ; mais, si tu voyais clair,
Je dirais que toi seul as dirigé le fer !

TIRÉSIAS.

Vraiment ? Obéis donc, c'est moi qui te l'ordonne,
A l'arrêt que tu viens de prononcer. — Personne
Ne doit plus te parler, ni t'entendre !... Obéis !
Car c'est toi le fléau qui souille mon pays !...

ŒDIPE.

* Ta bouche ainsi m'accuse !... et tu crois, téméraire,
* Qu'à mon ressentiment tu pourras te soustraire ?

TIRÉSIAS.

* Oui. J'ai la vérité qui me sert de rempart.

ŒDIPE.

* De qui la tiendrais-tu ? ce n'est pas de ton art.

TIRÉSIAS.

* C'est de toi. Car toi seul as vaincu mon silence.

ŒDIPE.

* Qu'as-tu dit ? Je voudrais le savoir. Recommence.

TIRÉSIAS.

* Ne m'as-tu pas compris, ou veux-tu me tenter ?

à un moment
et le déclare
complice

peut-être à dire
Tirésias
la chose la plus #

ŒDIPE.

* Je ne suis pas bien-sûr, et tu vas répéter.

TIRÉSIAS.

Tu cherches l'assassin de Laïus. C'est toi-même.

ŒDIPE.

J'épargnerais deux fois ton impudence extrême !...

TIRÉSIAS.

Pour croître ta fureur, dirai-je encor ?...

ŒDIPE.

Devin !

Parle tant que tu veux, tu parleras en vain.

TIRÉSIAS.

Tu ne sais pas quels nœuds, déplorable victime,
Aux êtres les plus chers t'unissent par le crime !

ŒDIPE.

M'outrager sans péril, est-ce là ton espoir ?

TIRÉSIAS.

Oui, si la vérité garde quelque pouvoir.

ŒDIPE.

Pas dans ta bouche, au moins !... Aveugle, tes oreilles
Et ton âme fermée à tes yeux sont pareilles !

TIRÉSIAS.

Malheureux ! tu me fais un reproche qu'ici,
Tous ensemble, bientôt, ils vont te faire aussi.

ŒDIPE.

Oh ! je ne te crains pas, toi que l'ombre environne !
Tu ne peux nuire à ceux pour qui le jour rayonne.

voilà le mot
l'idée, - mais
non encore
longis

voilà le
sujet qui se
présente, mais
encore un peu
dehors de
vrais,
dehors de
l'invisible
de l'âme d.
toutes les
improbabilités

TIRÉSIAS.

Va! ton destin n'est pas de tomber sous mes coups.
C'est Apollon qui doit frapper, lui seul pour tous!

ŒDIPE.

Est-ce Créon ou toi l'auteur du stratagème?

TIRÉSIAS.

Créon n'est pas l'auteur de tes maux, c'est toi-même.

ŒDIPE.

O richesse, ô pouvoir! et toi, suprême honneur,
Sagesse, qui devrais nous donner le bonheur!
Comme toujours l'envie autour de vous conspire!
Si, pour une couronne, hélas! pour cet empire
Que volontairement Thèbe un jour m'a transmis,
Créon, longtemps fidèle entre tous mes amis,
Ourdissant contre moi des intrigues secrètes,
Suborne ce devin, le plus faux des prophètes,
Un fourbe, un imposteur, astucieux vieillard,
Clairvoyant pour le gain, mais aveugle en son art!
Car enfin où parut ta science infaillible?
Pourquoi, quand sur ces bords chantait le monstre horrible,
Le remède à vos maux te fut-il inconnu?
Il n'appartenait pas, certe, au premier venu
D'expliquer cette énigme; il fallait un prophète:
Tes augures, tes Dieux, ta bouche fut muette!...
Moi donc, simple mortel, j'arrive; et, sur le champ,
Sans consulter le vol des oiseaux, ni leur chant,
Je pénètre et confonds le monstre à voix humaine.
Et c'est moi qu'aujourd'hui veut renverser ta haine,
Du trône de Créon espérant la moitié?
Vous gémierez tous deux! — Si je n'avais pitié

22) de rien
était pas un
mor. il s'agissait
une intrigue
politique
de Créon.

(bon appétit
et plein
une
faute
vraie

Et Créon
il est ennemi
de l'oracle,
il appelle qu
de lui
de Créon
de Créon
de Créon
de Créon
de Créon

ŒDIPE.

Qu'un pareil homme ainsi m'outrage, sans qu'il meure!
Fuis, misérable! arrière! et loin de ma demeure,
Tournant ton front maudit, précipite tes pas!

TIRÉSIAS.

Sans ton appel, ici tu ne me verrais pas.

ŒDIPE.

Oui, je t'ai fait venir, mais pouvais-je m'attendre
Aux discours insensés que nous venons d'entendre?

TIRÉSIAS.

Je suis un insensé pour toi, je le comprends.
Cependant j'étais sage aux yeux de tes parents.

ŒDIPE.

Demeure. Quels parents? De qui suis-je né?

TIRÉSIAS.

Tremble!

Ce jour te verra naître et mourir tout ensemble.

ŒDIPE.

Ce langage plein d'ombre et d'énigmes, pourquoi?

TIRÉSIAS.

Tu sais l'art d'expliquer les énigmes, je croi?

ŒDIPE.

* Veux-tu me reprocher tout ce qui fait ma gloire?

TIRÉSIAS.

* Et ce qui t'a perdu! Ta funeste victoire.

ŒDIPE.

* Eh bien! j'ai sauvé Thèbe, et ne m'en repens pas.

TIRÉSIAS.

* Maintenant je te laisse. — Enfant, conduis mes pas.

à un vers #
2. Tirésias pour
œdipe se vante
il le dit. un
de lui. et c'est
dans son esprit
c'est impossible
qu'on il
trouva à la
mes de parents.

elle-même

OEDIPE.

Va-t-en!... Délivre-moi de ta présence infâme,
Et ne fatigue plus ni mes yeux ni mon âme!

TIRÉSIAS.

Je pars; mais je dirai, sans trembler devant toi,
Ce qui m'a fait venir: — Tu ne peux rien sur moi! —
Cet homme que poursuit ta sentence implacable,
L'assassin de Laïus, que ton courroux accable,
Il est ici présent, je le déclare à tous! —
Cet homme, en apparence étranger parmi nous,
On va bientôt savoir que Thèbes l'a vu naître;
Et, certe, il aura peu de joie à se connaître!...
Aveugle, pauvre, errant, vers le sol étranger,
Courbé sur un bâton, il va se diriger.
De ses propres enfants à la fois père et frère,
Il se reconnaîtra fils-époux de sa mère!...
Inceste, et de son père exécration! —
Rentre, pèse longtemps ma parole en ton sein;
Et si je t'ai menti d'un seul mot, tu peux dire
Que je suis un devin qui ne sais rien prédire!

Tirésias sort conduit par son guide. Œdipe, comme frappé de stupeur, rentre dans son palais.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

LE CHOEUR.

STROPHE PREMIÈRE.

O Delphe, ô saint rocher, d'où l'oracle descend,
Quel est donc le maudit, celui que nous indique
Ton antre fatidique?

1. Récitée par mademoiselle Favart.

*Il parle au
peuple:
L'homme d'Apollon
n'a rien à craindre
de moi; l'homme
dans le monde
où Apollon,
le dieu à l'aveugle
aux flèches,
l'incertain
répète
venir sur la
batterie
comme un fou
avec ses prophètes
il se vante à la suite
que ces hommes
font en être
d'éclaircir
promesse. L'aveugle
se sera dans le déroulement
de l'œuvre n'est-ce
plus l'aveugle, quel
qu'il soit (l'aveugle
œdipe) qui est devenu
rejeté!*

Celui de l'homme

Quel est le misérable aux mains rouges de sang?
 C'est maintenant qu'il doit précipiter sa fuite,
 Plus prompt que l'ouragan, ce coursier de l'Éther!...
 Le fils de Jupiter,
 Étincelant, armé, s'élançait à sa poursuite;
 Et les terribles sœurs, qui ne pardonnent pas,
 Les trois filles d'Enfer s'acharnent à ses pas!

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

- * Jusqu'aux remparts thébains, des neiges du Parnasse,
- * Une voix éclatante, un oracle est venu,
- * Ordonnant à chacun de rechercher la trace
 - * Du coupable inconnu.
- * Comme un taureau sauvage, errant et solitaire,
- * De rochers en rochers, par les bois ténébreux,
 - * Il fuit, le malheureux!
- * Cet oracle, parti du centre de la terre,
- * Il veut s'y dérober... Implacable tourment!
- * L'oracle autour de lui vole éternellement!

*Le chœur leurt
 pendant rebrousse
 dans son défilé
 La
 coupable*

STROPHE DEUXIÈME :

| Dans quelle épouvante me plonge
 Ta parole, ô sage Devin!
 Comment te croire, quand j'y songe?...
 Mais puis-je accuser de mensonge
 Le prophète, l'homme divin?
 De l'espoir à la crainte, inquiet et sans guide,
 Mon esprit flotte embarrassé;
 Tout est sombre pour moi, le présent, le passé!...
 Car enfin quel débat, quelle haine homicide,

*il est par
 la perplexité*

1. Récitée par mademoiselle Jouvante.

Entre la race Labdacide
 Et le fils de Polybe, agita son flambeau ?
 Je l'ignore; et mon cœur veut des preuves pour croire...
 Dois-je donc, te chargeant d'une action si noire,
 Œdipe, ô mon sauveur, déshonorer ta gloire
 Pour venger Laïus au tombeau ?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Jupiter dans nos cœurs pénètre;
 Apollon sait notre destin:
 Mais qu'un devin puisse connaître
 Ce qui fut et ce qui doit être,
 Cela me paraît moins certain....
 Un homme, que le Ciel plus que moi favorise,
 Un sage éclairé par les Dieux,
 Peut sur les autres fronts s'élever radieux;
 Mais, avant que pour toi l'avenir réalise
 Ce que l'Augure prophétise,
 Je ne souffrirai pas qu'on outrage ton nom,
 Œdipe!... Quand sur nous fondit la Vierge ailée,
 Tu l'exterminas seul dans sa morne vallée
 Et par toi notre ville heureuse et consolée
 L'accuserait d'un meurtre?... Non.

2. Récitée par M. Verdellet.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

le chœur
 cependant est
 comme les autres ;
 il veut des
 preuves pour
 croire -
 il ne faut
 s'en reconnaître
 et l'homme
 que par
 degrés

Et enfin comment
 croire qu'un
 homme a fait
 quelque meurtre ?
 - Œdipe a tué
 Despotismos, &
 c'est un exemple,
 qui rend le
 Domicile Strophe.
 - chaque Strophe
 ou au li Strophe
 exprime une pensée
 d'un degré de sentiment,
 depuis la colère - jusqu'à
 doute encore favorable
 à Œdipe.

ce forme
 vider,
 abrupte
 et gottiques
 ne sont pas
 des lettres de
 sophisme ; mais
 d'après la diction
 l'usage d'un certain
 mouvement général
 qui caractérise.

Le style gottique
 a les caractéristiques mêmes
 les dernières règles
 orientales

le style de
 m. J. Lucien
 qu'on peut
 bien le voir
 et dans.

un de ceux qui ont le
 caractère le plus
 multiple.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

CRÉON, LE CHŒUR des vieillards thébains.

CRÉON.

Citoyens, informé qu'Œdipe hautement
M'accuse, et qu'il me jette un reproche infamant,
Je viens pour me défendre. Oui, lorsque Thèbe expire,
S'il croit que sourdement contre lui je conspire,
Hostile en mes discours ou dans mes actions, —
Ne pouvant supporter ces imputations,
Je ne saurais plus vivre!... une pareille injure,
Cet opprobre, le nom de traître et de parjure,
S'il m'est donné par Thèbe et mes amis et vous,
C'est le plus grand des maux, le plus cruel de tous!

LE CORYPHÉE.

Ce reproche sans doute a pour cause éphémère
Moins la conviction qu'une ardente colère.

CRÉON.

Mais sur quel témoignage a-t-il pu croire enfin
Que j'ai par mes avis suborné le devin?

LE CORYPHÉE.

Il l'a dit. Je ne sais pourtant sur quel indice.

CRÉON.

Quoi! lorsqu'il m'accusait avec tant d'injustice,
Nul délire en ses yeux, nul trouble dans sa voix?

LE CORYPHÉE.

Je n'examine point la conduite des rois. —
Mais le voici qui sort du palais; c'est lui-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OEDIPE.

OEDIPE.

Perfide! oses-tu bien?.. quelle impudence extrême!
De quel front parais-tu dans ce royal séjour,
Toi qui veux m'arracher la couronne et le jour?
Mais parle, au nom des Dieux! qu'est-ce qui te décide
A tenter contre moi ce complot régicide?
Ai-je un esprit sans force, ai-je un cœur sans vertu?
Croyais-tu me cacher ta fourbe?.. ou croyais-tu
Que je n'oserais pas frapper, l'ayant surprise?
Vraiment! c'est de ta part une folle entreprise
De vouloir usurper, sans amis, sans trésor,
Un empire, que seuls donnent le peuple et l'or.

CRÉON.

A mon tour, laisse-moi t'expliquer ma conduite:
Écoute-moi d'abord, tu jugeras ensuite.

OEDIPE.

Tu parles bien; mais moi, je t'écouterai mal:
J'ai trop vu que tu veux me perdre, homme fatal!..

CRÉON.

* Si tu daignais m'entendre, afin de me connaître?...

*Oedipe entre
à grande
avec Créon : c'est
une belle scène
mais qui
ralentit et
doit ralentir
l'intonation.
Créon
à merveille
rapporte à
Oedipe
qui
l'aime
de
compara
C'est bien*

ŒDIPE.

* Ne va pas dire au moins que tu n'es pas un traître!

CRÉON.

* Œdipe, en vérité, s'abuse étrangement

* S'il trouve glorieux l'aveugle entêtement.

ŒDIPE.

* S'il croit que sans danger il emploiera la ruse

* Pour trahir un parent, certes, Créon s'abuse.

CRÉON.

* Ce que tu dis est juste, et j'en tombe d'accord;

* Mais pourrais-tu m'apprendre en quoi je t'ai fait tort?

ŒDIPE.

Réponds, n'est-ce pas toi dont le conseil honnête

M'a fait mander tantôt cet illustre prophète?

CRÉON.

Sans doute, et cet avis est encore le mien.

ŒDIPE.

Laïus... Dis-moi depuis quel temps...

CRÉON.

Achève. Eh bien?

ŒDIPE.

Depuis quel temps le fer trancha ses destinées?

CRÉON.

On compterait, depuis ce temps, beaucoup d'années.

ŒDIPE.

Tirésias alors professait-il son art?

CRÉON.

Thèbe honorait déjà le sublime vieillard

OEDIPE.

Et parla-t-il de moi dans cette circonstance ?

CRÉON.

Aucunement. Jamais du moins en ma présence.

OEDIPE.

Quoi ! pas une recherche après l'assassinat ?

CRÉON.

Nous en fîmes plusieurs, toutes sans résultat.

OEDIPE.

Pourquoi ne parlait-il, celui que Thèbe honore ?

CRÉON.

Je ne sais. Je me tais sur tout ce que j'ignore.

OEDIPE.

Tu sais, et tu diras au moins, si tu fais bien...

CRÉON.

Quoi donc ? Si je le sais, je ne cacherai rien.

OEDIPE.

Si vous n'étiez d'accord, jamais ce faux prophète
Du meurtre de Laïus n'aurait chargé ma tête !

CRÉON.

Tu sais ce qu'il a dit. Mais souffre qu'à mon tour
Ici je t'interroge, — et réponds sans détour.

OEDIPE.

Parle. — J'aurais tué Laïus ? . Ignominie !

CRÉON.

N'as-tu pas épousé ma sœur ?

2.

ŒDIPE.

Qui donc le nie?

CRÉON.

Tu partages son trône? Elle règne avec toi?

ŒDIPE.

Et ses moindres désirs sont des ordres pour moi.

CRÉON.

N'est-ce pas mon pouvoir qui marche après le vôtre?

ŒDIPE.

Voilà ce qui te rend plus coupable qu'un autre!

CRÉON.

Si tu veux réfléchir, je ne suis point ingrat :
 D'abord, est-il un homme, un seul qui préférât
 Le trône et ses terreurs, la puissance royale
 Au doux repos avec une puissance égale? —
 Pour ma part, j'ai toujours beaucoup moins souhaité
 La couronne des rois que leur autorité;
 Et chacun, s'il est sage, a dû penser de même. —
 Sans crainte maintenant, de ta faveur suprême
 J'obtiens ce que je veux, — toujours. Si j'étais roi,
 Que de choses souvent je ferais malgré moi!
 Ce titre fastueux a-t-il donc plus de charmes
 Qu'un tranquille pouvoir, royauté sans alarmes;
 Et pourrais-je, aveuglé d'un orgueil suborneur,
 Désirer plus, ayant le profit et l'honneur? —
 Aujourd'hui tout le monde et m'encense et m'adore;
 Avant de t'implorer c'est moi que l'on implore,
 Car tes bienfaits sont tous dans la main de Créon.
 Et j'abandonnerais la chose pour le nom?

que peut-il
 Louhaiter
 d'un roi,
 lui qui est
 sage, que ce
 grand royaume
 dans l'état
 sans responsabilité
 d'arriver les
 avantages et
 les profits
 de la puissance
 souveraine?
 l'influence
 sans la responsabilité

Ce délire entre-t-il dans une âme sensée?...
 Je n'ai conçu jamais une telle pensée;
 Si quelqu'ambitieux comptait sur mon appui,
 Certes, je n'irais pas m'associer à lui.
 Pour t'en convaincre, ô roi, viens à Delphé, et demande
 Si j'ai bien rapporté ce qu'Apollon commande.
 Suis-je coupable, — frappe, et frappe sans remord;
 Je prononce avec toi ma sentence de mort!
 Mais sans vouloir m'entendre, et sur une chimère,
 Ne va pas m'accuser : quelle injustice amère
 De confondre les bons et les méchants entre eux!
 Rejeter un ami fidèle et généreux,
 N'est-ce pas renoncer à la vie, à soi-même ? —
 Le temps dévoile tout ; c'est l'arbitre suprême.
 // Le temps seul montre enfin le juste à l'univers ;
 // Mais il ne faut qu'un jour pour montrer le pervers !

LE CORYPHÉE, à Œdipe.

Il parle sagement. Que ta prudence évite
 L'erreur, où sont conduits ceux qui jugent trop vite.

ŒDIPE.

Lorsqu'un traître, vers moi dans l'ombre se hâtant,
 Va frapper, — je me hâte et frappe au même instant.
 Si, tranquille, j'hésite, il s'élançe implacable;
 Ma résistance est vaine, et c'est lui qui m'accable!

CRÉON.

Que veux-tu ? m'exiler du pays ?

ŒDIPE.

Homme vil,
 C'est ta mort que je veux, et non pas ton exil!

*Le chœur est
 à mettre le
 rôle antérieur
 dans l'œuvre
 bonne fin?*

CRÉON.

Mais apprends-moi d'abord les motifs de ta haine.

ŒDIPE.

Veux-tu désobéir à ma loi souveraine ?

CRÉON.

Quand la raison te parle, et que tu n'entends rien.

ŒDIPE.

J'entends mon intérêt, peut-être ?

CRÉON.

Mais le mien ?

ŒDIPE.

Traître !

CRÉON.

C'est ton erreur.

ŒDIPE.

Mais sous mon ordre auguste

Tu dois pourtant fléchir !

CRÉON.

Non, si l'ordre est injuste.

ŒDIPE.

Thèbes ! Thèbes !

CRÉON.

Je puis l'invoquer comme toi.

LE CORYPHÉE.

Princes, que faites-vous ? arrêtez ! — mais je voi
 Jocaste qui s'avance ; et je compte sur elle
 Pour apaiser d'un mot cette ardente querelle.

*à la fois
 le plus
 qui va
 aussi
 moyen d.
 les autres d'ailleurs*

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOCASTE.

JOCASTE.

Imprudents ! Pourquoi donc ces funestes débats ?
 Pouvez-vous sans rougir, entre vous deux, hélas !
 Agiter la discorde, alors que Thèbes pleure ?
 Toi, rentre en ce palais, et toi dans ta demeure.
 N'augmentez pas les maux qui nous accablent tous !

CRÉON.

Ma sœur, quel traitement Œdipe ton époux
 Veut me faire subir, dans son royal caprice !
 L'exil ne suffit pas ; il veut que je périsse.

ŒDIPE.

Oui ; car je l'ai surpris, cet homme insidieux,
 Ourdissant contre moi des complots odieux.

CRÉON.

Misérable et maudit, qu'ici même j'expire,
 Si je t'ai nui jamais, si j'ai voulu te nuire !

JOCASTE.

Il atteste les Dieux, tu dois le croire, ô roi !
 Respecte sa parole et tout ce peuple... et moi !

LE CORYPHÉE

Oui, nous te supplions ! calme enfin ta colère :
 Que la raison t'éclaire !

ŒDIPE.

Eh bien ! qu'exigez-vous ?

*Œdipe
 difficile
 injurieux ;
 l'assassin
 que le peuple
 regarde déjà
 son
 jugement
 de son
 cœur
 et veut
 s'alarmer
 pour être
 pour l'ordre.*

LE CORYPHÉE.

Créon ne fut jamais perfide et sacrilège ;
 Un serment le protège :
 Il est sacré pour nous !

ŒDIPE.

Sais-tu ce que tu veux ?

LE CORYPHÉE.

Oui.

ŒDIPE.

Parle au nom de tous.

LE CORYPHÉE.

Sur un vague soupçon, dans ton aveugle haine,
 N'exile point l'ami que sa parole enchaîne !

ŒDIPE.

En m'implorant pour lui, n'as-tu pas de remord ?
 Peuple, c'est demander mon exil ou ma mort.

LE CORYPHÉE.

Non, prince, non ; j'atteste
 Ce roi du ciel, ce flambeau radieux !
 Si telle est ma pensée, oh ! qu'un trépas funeste
 M'emporte, abandonné des hommes et des Dieux !
 Mais, ô douleurs non encor éprouvées !
 Quand le deuil courbe tous les fronts,
 Entre vous soulevées,
 Ces discordes privées
 Viennent mettre le comble aux maux que nous souffrons !

ŒDIPE.

Eh bien ! qu'il parte !... Dût la mort frapper ma tête !

Dussé-je fuir, chassé de Thèbes ma conquête!...
Ta prière, et non pas la sienne, m'a touché.
Mon courroux va le suivre, à ses pas attaché!

CRÉON.

Tu te montres cruel, même dans ta clémence :
Calme, tu nommeras ta colère démente. —
Les voilà bien ces cœurs tout pleins d'emportement!
Ils font notre supplice et leur propre tourment.

ŒDIPE.

Partiras-tu ?

CRÉON.

Je pars. Tu peux me méconnaître ;
Mais je suis pour eux tous le même, et je dois l'être.

*Créon sort accompagné d'une partie du peuple. On s'éloigne
d'Œdipe, comme pour désapprouver sa violence.*

LE CORYPHÉE.

Reine, je t'en conjure, emmène sans délais
Œdipe en son palais!

JOCASTE.

* Mais d'où vient leur querelle ?

LE CORYPHÉE.

* Des paroles ont fait naître d'obscurs soupçons.

* Au cœur que nous blessons

* L'injustice est cruelle!

JOCASTE.

* Ils s'outrageaient l'un l'autre ?

LE CORYPHÉE.

Oui.

une partie du
peuple est
pour Créon

Jocaste
veut
savoir
la cause de la
querelle,
et c'est
ainsi
qu'elle se rend
dans
le palais
de son père

JOCASTE.

Pour quelles raisons ?

LE CORYPHÉE.

- * Quand sous l'impur fléau Thèbes courbe la tête,
- * Mieux vaut nous arrêter où leur débat s'arrête.

ŒDIPE au coryphée.

- * Vois, tes intentions sont bonnes, je le sai ;
- * Mais tu brises mon cœur, et je suis délaissé !

LE CORYPHÉE.

- * O roi, je le proclame,
- * Nul ne serait plus aveugle que moi,
- * J'aurais au noir délire abandonné mon âme,
- * Si j'allais, imprudent, me séparer de toi !
- * Car tu sauvas Thèbe en proie à l'orage,
- * En proie au flot dévastateur. —
- * Toi qui par ton courage
- * L'arrachas au naufrage,
- * Sois encor, si tu peux, notre libérateur !

JOCASTE.

Œdipe, au nom des Dieux ! si tu m'aimes encore...
D'où vient-il ce courroux ardent qui te dévore ?

ŒDIPE.

Va, personne à mon cœur n'est aussi cher que toi !
Apprends donc les complots qu'il tramait contre moi.

JOCASTE.

Oh ! parle, et si vraiment son crime est sans excuse...

ŒDIPE.

Le meurtre de Laïus, c'est moi qu'il en accuse !

Le Coryphée
répète de
l'œdipe

Œdipe s'plaint
l'aveugle
qui commença
à l'abandonner,
qui du moins
se partagea entre lui
et creusa
le Coryphée l'œuvre
ou plutôt de la fidélité
de la reconnaissance —

Jocaste insiste
elle veut que
Œdipe dise
la vérité se trahir
et tout par
les yeux
et qui a été
ou commencent
de faire —

JOCASTE.

D'après son témoignage, ou sur la foi d'autrui ?

OEDIPE.

C'est un fourbe, un devin qu'il a suborné, lui! —
Créon se garde encor d'affirmer par lui-même.

JOCASTE.

Dédaigne ces rumeurs : crois l'épouse qui t'aime !
Écoute-moi, de grâce, et tu vas convenir
Que jamais un devin n'a lu dans l'avenir.
Je veux te le prouver. Des oracles sinistres,
Qu'Apollon n'avait point dictés, mais ses ministres,
A Laïus autrefois prédirent qu'il mourrait
Égorgé par un fils, qui de nous deux naîtrait.
Et cependant Laïus, personne au moins n'en doute,
Des brigands étrangers l'ont tué sur la route :
C'était dans un chemin qui se partage en trois. —
Ce fils naquit ; trois jours s'écoulèrent, je crois ;
Et, lui perçant les pieds, Laïus avec mystère
Le fit abandonner sur un mont solitaire. —
Ainsi mon fils, malgré l'oracle de Phébus,
N'a pas tué son père ; ainsi le roi Laïus
D'un fils, comme il craignait, n'est point tombé victime !
Les prophétiques voix nous annonçaient le crime,
Pourtant ! — N'y songe plus. — Ce qu'il veut révéler,
Un Dieu saura toujours comment le dévoiler.

OEDIPE.

Oh ! comme à ton récit l'anxiété redouble
Dans ce cœur éperdu !

Le chemin partagé en trois —
ces pieds percés d'une couronne —
de bronze

3

— lui, portait une couronne d'or.

Toi criste
veut
tranquilliser
oedipe, l'affaiblit
Et elle va
faire le contraire
C'est en
voulant
réfuter les
prédications,
qu'elle va
diminuer

Voilà un
sujet clair
j'ai peur
de l'avoir
trop écrit
sujet

Voilà Oedipe
pourquoi Jean
Lemaître

JOCASTE.

Quel langage? quel trouble?

ŒDIPE.

Ne me l'as-tu pas dit, que Laïus autrefois
Périt dans un chemin qui se partage en trois?

JOCASTE.

C'est encor parmi nous la croyance unanime.

ŒDIPE.

Nomme-t-on le pays où s'est commis le crime?

JOCASTE.

En Phocide, là même où, soudain réunis,
Se croisent les chemins de Delphes et de Daulis.

ŒDIPE.

Combien de temps depuis cette horrible journée?

JOCASTE.

La couronne bientôt après te fut donnée.

ŒDIPE.

O puissant Jupiter! qu'ordonnes-tu de moi?

JOCASTE.

Œdipe, quels pensers te remplissent d'effroi?

ŒDIPE.

Ne m'interroge pas encor, je t'en conjure!...
Mais Laïus?... Dis-moi tout... son âge, sa figure?

JOCASTE.

Sa tête blanchissait; il était grand. Son port,
Ses traits avec les tiens avaient quelque rapport.

le chœur
dit aussi l'homme
se repète

homme
dit aussi

dit aussi
dit aussi

Comme le jour
l'homme le
leur pen à peu
sans l'âme
d'Œdipe

OEDIPE.

O Dieux! sans le savoir, déchaînant la tempête,
Aux malédictions j'ai dévoué ma tête!

JOCASTE.

Que dis-tu? Je frémis dans l'âme en te voyant!...

OEDIPE.

J'ai peur que le devin ne soit trop clairvoyant.
Mais dis un mot encore, et l'ombre se dissipe.

JOCASTE.

Oh! je tremble!... Mais parle, et je réponds, OEdipe!

OEDIPE.

Laïus voyageait-il sans pompe, — ou bien, dis-moi,
Marchait-il entouré de gardes comme un roi?

JOCASTE.

En comptant le héraut, ils étaient cinq personnes;
Un seul char conduisait le prince... Tu frissonnes?

OEDIPE.

Hélas! hélas! pour moi comme tout s'éclaircit!
O femme, mais qui donc vous a fait ce récit?

JOCASTE.

Un serviteur, le seul échappé du carnage.

OEDIPE.

Est-il dans le palais?

JOCASTE.

Non. Du fatal voyage
A peine il revenait, l'âme pleine de deuil,
Te voyant sur le trône et Laïus au cercueil,

*l'entrevue
humble
vrai ton
d'instinct -
main bien
confusion
encore = le
sortie de
rien du monde
un mot prêter
comme ça
inapplicable
possible -
probable -*

*Il sent
bien que
c'est lui.*

*meurt et dit
bien*

*son cœur le moin
du monde
ni encore
sur Chang*

Il me conjure, il prend mes mains, il me supplie
De permettre qu'il vive aux champs, pour qu'on l'oublie,
Et que bien loin de Thèbe il cherche le repos,
Consacrant ses vieux jours au soin de nos troupeaux.
Je fis ce qu'il voulait. De l'esclave fidèle
J'aurais dû mieux payer l'infortune et le zèle!

OEDIPE.

Pourrait-on l'amener ici, — mais sans tarder?

JOCASTE.

Oui, sans doute, on le peut. Mais pourquoi le mander?

OEDIPE.

O femme! j'ai bien peur d'en savoir trop peut-être?
C'est pourquoi je l'attends, afin de tout connaître.

JOCASTE.

Il viendra. Mais pourtant, suis-je digne, à mon tour,
Que ton cœur désolé s'ouvre au mien, sans détour?

OEDIPE.

Comment te refuser?... Dans l'orageuse attente
Où mon âme s'égaré inquiète et flottante,
A qui peut-elle mieux se confier qu'à toi?
Polybe de Corinthe est mon père, — oui, ce roi,
Celle qui m'enfanta, Mérope est Dorienne. —
Nulle tête à Corinthe au-dessus de la mienne;
J'étais puissant, heureux, lorsqu'un événement
Survint, digne, en effet, de mon étonnement,
Mais non d'une frayeur si profonde et si vive!...
Au milieu d'un festin, dans l'ivresse, un convive
Me dit que je n'étais qu'un enfant supposé.
Je contins tout le jour mon courroux embrasé!...

*elle questionne
Oedipe*

*l'embrasé les n
encore de l'aube
partie du secret.
obscure
humble
le parvenu
beliniste*

*Il accente à
qui il fait
on lui a dit
à l'oubli,
qu'il n'est un
enfant supposé
qui il trahit*

*donc, si il proteste la vie —
Pour faire venir l'oubli, il a fait de Corinthe, & en frayeur, et
a été tenté de demander l'oubli & au voyage l'oubli.*

Mais, dès le lendemain, de cette injure amère
J'allai me plaindre au roi sous les yeux de ma mère.
Ils flétrirent celui qui m'avait outragé,
Et de mon noir chagrin le poids fut allégé.
Mais l'offense était là, toujours!... Le trait de flamme
Avait fait sa blessure, et pénétrait dans l'âme! —
Je pars donc en secret, je vais à Delphe. Et là,
Sourd à mes questions, le Dieu me révéla
Un avenir chargé d'opprobre et de misère;
Qu'un exécrable hymen m'unirait à ma mère!...
Qu'il en naîtrait des fils, horreur du genre humain,
Et que j'égorgerais mon père... de ma main!
En entendant ces mots, loin, bien loin de Corinthe
Je m'enfuis, mesurant la distance à ma crainte,
Par les astres conduit, et dirigeant mes pas
Où l'oracle effrayant ne s'accomplirait pas! —
Je marchais... et j'arrive à cette même route
Où tu dis que Laïus trouva la mort!.. Écoute!
Je vais t'ouvrir mon cœur, et l'ouvrir tout entier :
Lorsque je m'engageais dans le triple sentier,
Voilà soudain qu'un homme à la taille imposante,
Précédé d'un héraut, sur un char se présente, —
Tel que tu m'as dépeint Laïus. — J'allais passer;
Quand tous deux rudement veulent me repousser.
Le conducteur du char me disputait l'espace :
Indigné, furieux, je le frappe, — et je passe!
Mais le vieillard saisit l'instant; son aiguillon
Sur ma tête, en tombant, laisse un double sillon.
L'infortuné paya plus cher sa violence!...
Atteint du lourd bâton que cette main balance,
Il roule de son char, expirant sous mes coups.

Enfin ses compagnons, je les massacre tous! —
 S'il à quelque rapport avec Laïus, cet homme!
 Est-il donc sur la terre un seul mortel qu'on nomme
 Plus malheureux que moi, plus abhorré des Dieux?
 Étranger ou Thébain, nul homme sous les cieux
 Ne peut me recevoir, ni me parler, ô femme!
 Mais tous, de leurs maisons, doivent chasser l'infâme!
 Et mon terrible vœu contre moi s'accomplit. —
 Assassin de Laïus, je profane son lit!...

Ne suis-je point un monstre abominable, immonde,
 Puisqu'il faut m'exiler, puisqu'il faut, seul au monde,
 Mourir sans voir les miens? puisque mon pied fatal
 Ne doit plus désormais toucher le sol natal, —
 Ou bien, incestueux, j'épouserais ma mère,
 Et je t'égorgerais ô Polybe, ô mon père!...
 N'est-ce pas le Destin qui m'a fait criminel,
 Qui s'acharne après moi?.. le Destin est cruel! —
 O sainte majesté des Dieux, ce jour funeste,
 Qu'il ne luise jamais pour éclairer l'inceste!
 Avant qu'un parricide ensanglante mes mains,
 Grands Dieux, retranchez-moi du nombre des humains!

LE CORYPHÉE.

Nous tremblons comme toi. Pourtant, si tu m'écoutes,
 Que ce berger d'abord éclaire tes doutes.
 Espère en attendant.

ŒDIPE.

Je brûle de le voir.

Qu'il vienne! Sa présence est mon dernier espoir.

JOCASTE.

Sa présence! comment?

Van
 Gothiques
 hostels
 on l'on
 Jente
 tout
 mureur
 les chose
 pour
 attacher
 l'anne

Il est bien dit
 n'a vu que
 Laïus, - il
 ne soupçonne
 pour qu'il
 a dit après
 la nuit -
 et qu'il
 Laïus
 son père
 qu'il a
 tué

Il est bien dit
 même nous toute l'attendre de son malheur

on attend au
 avec le
 le berger

Le peuple
 veut
 continuer
 d'espérer
 en
 attendant

OEDIPE.

Eh bien! que sa parole
S'accorde avec la tienne, et ma crainte s'envole!

JOCASTE.

Que disais-je?

OEDIPE.

Il assure, au moins tu me le dis,
Que Laïus fut tué par des brigands, jadis.
Le crime de plusieurs n'est pas le mien, en somme!
Il s'agit d'une foule, et non pas d'un seul homme. —
Mais s'il n'en a vu qu'un assassiner le roi,
Plus de doutes alors!... le meurtrier, c'est moi.

JOCASTE.

Non, il a dit plusieurs, il l'a dit!... Et qu'il ose
Devant moi, devant Thèbe, affirmer autre chose!
Nous l'avons entendu. — Mais quand même il voudrait
Démentir son récit, est-ce qu'il prouverait
Que ta main a frappé Laïus? Rien ne l'indique,
Puisque mon fils, d'après l'oracle fatidique,
Devait tuer son père!... Et c'est l'infortuné,
C'est lui qui meurt avant Laïus assassiné.
Augure, prophétie, oracle, vain mensonge!...
Tout cela ne vaut pas la peine qu'on y songe.

OEDIPE.

Je pense comme toi. Mais, sans rien négliger,
Ordonne qu'on amène au plus tôt ce berger.

JOCASTE.

Oui, j'envoie à l'instant. Mais rentrons. Pour te plaire,
Il n'est rien que mon cœur ne soit heureux de faire!

*Sur le meurtre de
de Laïus, dans
celle d'après -
M. le vaudois
d'ailleurs...
Les circonstances
c'est par un
homme qui a
laissé, il a
plusieurs : donc
n'est pas lui -*

*Leurte qui
c'est, c'est, elle
que d'après
c'est avant
Laïus, l'oracle
bien que
l'oracle
est vrai.*

*Oedi se vient
à tranquille, et
à. vaudois à l'heure
à. le berger.*

Conduisez-moi, guides célestes!
Je ne veux pas marcher sans vous.

STROPHE DEUXIÈME.

- * Mais si quelqu'un, en proie à son orgueil immense,
* Oppresseur des humains,
- * Abandonne aux transports d'une aveugle démence
* Et sa langue et ses mains;
- * Si, méprisant les Dieux, il brave la justice,
* Même au pied des autels;
- * Qu'un destin malheureux sur lui s'appesantisse
* Pour venger les mortels!
- * Et s'il a recueilli, par quelque ruse infâmé,
* La dépouille des morts,
- * Pourra-t-il, sacrilège, écarter de son âme
* Les flèches du remords?
- * Car, si tous les forfaits que le Ciel doit mandire
* Honorent les méchants, —
- * Dans nos jeux solennels, que me sert de conduire
* Les danses et les chants ?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

- * Je n'irai plus à Delphe, où frissonne l'impie,
* Je n'irai plus, ô Dieux!
 - * Dans les temples sacrés d'Abès et d'Olympie
* Courber mon front pieux;
 - * Si, par un témoignage évident et palpable,
* Apollon qui le voit,
 - * Du milieu de la foule arrachant le coupable,
* Ne le montre du doigt! —
- Mais, ô grand Jupiter, si tout ce qui respire
Est soumis à ta loi,

3.

*Le chœur
est une
délivrance -
L'homme
même
d'Agathon d.
Delphe) y est
intéressé :
il faut
que le chœur
soit clairsemé
homme .
on sent que
le chœur est
frustré à
abandonner Oedipe
il n'y a rien qui par d...*

Ne souffre point qu'on doute ainsi de ton empire,
Eternel comme toi!

Les oracles anciens, profanés que nous sommes!

Respectés par Laïus, par nous sont outragés;

Apollon, sans honneurs, languit parmi les hommes;

Les Dieux sont négligés!

*Le bonheur obéit à
la fortune des choses
et à l'écarté de
nos pères une
vie idéale*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

LE CHŒUR, JOCASTE sortant du palais, suivie d'un cortège de femmes portant des couronnes et des parfums.

JOCASTE, aux vieillards thébains.

Chefs de cette contrée, au pied de leurs autels,
J'ai résolu d'aller prier les immortels;
Et je viens leur offrir ces parfums, ces guirlandes.
Œdipe s'abandonne à des frayeurs trop grandes :
Lui qui devrait, sans trouble, et n'exagérant rien,
De l'oracle nouveau juger d'après l'ancien,
Il se livre à quiconque entretient ses alarmes.
Puisqu'il n'écoute, hélas! mes conseils ni mes larmes,
C'est à toi dont le temple est proche que je veux
Porter d'abord mes dons, mon encens et mes vœux,
Apollon Lycien!... pour que ta main dissipe
L'épouvante et l'horreur qui planent sur Œdipe;
Car nous frissonnons tous, le voyant éperdu
Comme un pâtre errant, sur les vagues perdu!

Elle se prosterne sur les marches du temple.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN MESSAGER CORINTHIEN.

LE MESSAGER.

Étrangers, voulez-vous m'enseigner la demeure

ici
Jo caste m
en s'en
troublements

Jocaste
éprouve
amour

Elle prie

D'Œdipe votre roi? — Mais lui-même, sur l'heure,
Où puis-je le trouver? ne le sauriez-vous pas?

LE CORYPHÉE.

Ce palais est le sien, et tu l'y trouveras,
Étranger.

(Montrant Jocaste.)

Des enfants du roi voici la mère.

LE MESSAGER, s'approchant de la reine.

Puisse la noble épouse, en son destin prospère,
Ne voir que des heureux autour d'elle, toujours!

JOCASTE.

Que le même bonheur accompagne tes jours,
Étranger! Ta parole est bienveillante et sage.
Mais dis-moi qui t'amène, et quel est ton message?

LE MESSAGER.

Pour ton auguste époux, reine, pour tous les tiens,
C'est un message heureux.

JOCASTE.

Qu'est-cé donc? Et tu viens?...

LE MESSAGER.

De Corinthe. La joie en ton âme va naître!
Mais la nouvelle aussi t'affligera peut-être.

JOCASTE.

Comment produirait-elle en moi ce double effet?

LE MESSAGER.

Les habitants de l'Isthme, — on assure le fait, —
A ton royal époux vont offrir la couronne.

*mais
un message, bienveillant*

*arriver
à
Corinthe*

*certains qui
vous servir
à résoudre
l'autre partie
du secret
(c'est le
mystère)*

*Et ce secret lui rejoindra le secret éternel de
Laini dans l'esprit d'Œdipe
des 2 femmes*

JOCASTE.

Le vieux Polybe, eh quoi ! n'est-il plus sur le trône ?

LE MESSAGER.

Il est dans le tombeau.

JOCASTE.

Polybe est mort?... Grands Dieux !

Dis-tu vrai ?

LE MESSAGER.

Si je mens, que j'expire à tes yeux !

JOCASTE, à quelqu'un de sa suite.

Femme, cours au palais, porte au roi ces nouvelles. —

Et vos prédications, Oracles, où sont-elles ?

De sa patrie un jour Œdipe, frissonnant,

Fuit pour ne pas tuer Polybe !... Et maintenant,
Sur Polybe, du Sort la main s'est abattue ;

Il meurt, et ce n'est pas Œdipe qui le tue !

SCÈNE III.

LES MÊMES, ŒDIPE.

ŒDIPE.

Jocaste, chère épouse, eh bien ! tu m'appelais ?
Pourquoi m'est-on venu chercher dans ce palais ?

JOCASTE, montrant le messager.

Écoute-le, cet homme ; et, plus calme, apprécie
La valeur d'un oracle et d'une prophétie.

ŒDIPE.

Cet homme, quel message a-t-il à m'adresser ?
D'où vient-il ?

*Lepie
D'Edipe
Lepie
prelat
est mort
donc
œdipe le
le temps
y a-t-il triomphe
Ce qui le
vaut
prelat ce
qui va
d'Edipe
plus
chanceler
œdipe =
annoncé tout
celui est
noir !*

JOCASTE.

De Corinthe. Il vient pour t'annoncer
Que Polybe ton-père a vu son jour suprême !

ŒDIPE.

Étranger, que dis-tu ? — Parle, parle toi-même.

LE MESSAGEUR.

Puisqu'il faut commencer par ce triste rapport,
Sache donc qu'il n'est plus.

ŒDIPE.

Est-ce un crime, sa mort ?..
Ou naturellement descend-il dans la tombe ?

LE MESSAGEUR.

Le moindre choc suffit, et la vieillesse y tombe !

ŒDIPE.

Malheureux ! voilà donc ses destins accomplis !
Consumé de langueur !

LE MESSAGEUR.

Ses jours étaient remplis.

ŒDIPE.

Qui voudra désormais de la Prêtresse antique,
A Delphe, interroger le foyer prophétique,
Ou le chant des oiseaux ? — Je devais, fils maudit,
Assassiner mon père, ils me l'avaient prédit !...
Et mon père à Corinthe est couché sous la terre ;
Et moi je suis à Thèbe, innocent, ô mon père !
Innocent de ta mort ! — à moins que mon départ,
En désolant son cœur, n'ait tué le vieillard. —

*Œdipe
lui-même
triumphé de
l'oracle :
impredicable !
que l'athénien
veut à
l'instar
prouver ?*

*Il veut que
dans le festin
un livre en sa
possession
lui a reproché
d'être un
enfant
supprie*

Ainsi donc, emportant cet oracle frivole,
De Polybe aux Enfers l'ombre auguste s'envole !

JOCASTE.

Je te l'avais prédit depuis longtemps, je croi.

OEDIPE.

Oui, mais je n'écoutais que mon aveugle effroi.

JOCASTE.

Chasse enfin de ton âme une folle chimère.

OEDIPE.

Quoi ! ne craindrais-je plus la couche de ma mère ?

JOCASTE.

Que peut craindre un mortel, ce jouet du Destin,
Alors que sur la terre il n'est rien de certain ?
Crois-moi, vivre au hasard est encor le plus sage.
L'hymen incestueux qu'Apollon te présage,
Ne le redoute point. ¹ Ces fantômes cruels
Épouvantent parfois les songes des mortels ;
Mais pour l'homme qui foule aux pieds ces terreurs vaines,
La vie heureusement coule exempte de peines !

OEDIPE.

J'approuve tes conseils, et je les suivrais mieux
Si pour jamais ma mère avait fermé les yeux ;
Mais tant qu'elle respire, il faut bien que je tremble !

1. Variante plus exacte, mais peut-être inadmissible au théâtre :

..... Déjà plus d'un mortel,
En songe, a cru monter dans le lit maternel.

un peu cor pour nous - il faut mettre
cette anecdote dans le compte de la mythologie
Ou au moins garantir les répétitions :
On ne révoit plus de ces choses là.

*Jocaste et
lui la*

Séliciteuse

*Il y a plus qu'une
partie de l'oracle
concernant sa mère
qui peut en dire
l'opinion.*

*Jocaste
parole en
cruel
doux*

*M'est possible
une crainte à
Oedipe,
c'est que sa
mère, celle
qui le voir
telle, n'est
pas morte
et craint
de retourner
à son lit -
à moins la
rendre aux
vices des
habitués.*

JOCASTE.

Ton père mort devrait t'éclairer, ce me semble ?

ŒDIPE.

Puis-je, tant qu'elle vit, bannir mes craintes ? non ?

LE MESSEGER.

La femme qui t'inspire autant d'effroi, — son nom ?

ŒDIPE.

L'épouse de Polybe; oui, Mérope, vivante!

LE MESSEGER.

Pourquoi la redouter? quel motif d'épouvante?

ŒDIPE.

Un oracle des Dieux, effrayant, abhorré!

LE MESSEGER..

Peux-tu le dire, ou bien doit-il être ignoré?

ŒDIPE.

Apprends tout. Apollon m'a dit, dans sa colère,
 Que je serais un jour le mari de ma mère,
 Et qu'au sang paternel je plongerais mon bras!...
 Loin de Corinthe alors précipitant mes pas,
 Je m'enfuis, je m'exile... Exil heureux... peut-être!
 Bien qu'il soit doux de voir ceux qui nous ont fait naître!

LE MESSEGER.

Et nul autre motif n'ordonnait ton départ?

ŒDIPE.

J'ai craint le parricide et l'inceste, ô vieillard!

LE MESSEGER.

Cette crainte, je puis t'en délivrer sans peine :

*Le messager
 le questionne
 sur l'origine
 de la crainte*

*Il lui raconte
 l'oracle
 comment
 sa mère*

L'espoir de te servir est celui qui m'amène.

ŒDIPE.

Sur ma reconnaissance, oh! tu pourrais compter.

LE MESSAGER.

Voilà pourquoi je viens; c'est pour la mériter. —
Si tu veux à Corinthe un jour payer mon zèle?...

ŒDIPE.

Ma mère!... que jamais je retourne près d'elle?...

LE MESSAGER.

O mon fils, ton erreur est grande, je le voi.

ŒDIPE.

Comment? Au nom des Dieux! vieillard, explique-toi!

LE MESSAGER.

Eh bien! à ton retour s'il n'est pas d'autre obstacle...

ŒDIPE.

Je tremble d'accomplir l'épouvantable oracle!

LE MESSAGER.

* Quoi! de souiller tes mains au foyer paternel?

ŒDIPE.

* C'est l'effroi qui m'assiège, invincible, éternel!

LE MESSAGER.

* Si tu savais combien tes alarmes sont vaines!...

ŒDIPE.

* Comment? Ne sais-je pas quel sang coule en mes veines?

LE MESSAGER.

A Polybe le sang ne t'unit point, ô roi!

*Le messager,
en voulant
révéler
œd. je*

*va faire,
comme bête (hem
doute, - il
va l'éclaircir
d'une
bonne
façon*

ŒDIPE.

Mais Polybe est mon père?...

LE MESSAGER, avec intention.

Autant, pas plus que moi. |

ŒDIPE.

Tu ne m'es rien; mais lui!... lui qui m'a donné l'être...

LE MESSAGER.

Ni Polybe ni moi, nous ne t'avons fait naître.

ŒDIPE.

Mais alors pourquoi donc m'appelait-il son fils?

LE MESSAGER.

Polybe de mes mains t'avait reçu jadis. |

ŒDIPE.

Et pour le fils d'un autre il eut cette tendresse?

LE MESSAGER.

Il n'avait point d'enfants. Tu charmais sa vieillesse.

ŒDIPE.

Tu m'avais acheté peut-être?... Le hasard, —
Où m'a-t-il fait tomber dans tes mains, ô vieillard?

LE MESSAGER.

Parmi les rocs déserts du Cithéron plein d'ombres. |

ŒDIPE.

Pourquoi parcourais-tu leurs solitudes sombres?

LE MESSAGER.

J'avais soin des troupeaux nourris dans les vallons.

ŒDIPE.

Oui, pasteur mercenaire, hôte errant de ces monts?

est ce n'est
pas le fils
Polybe

le message
humain
autofai
avait reçu
l'instinct
à Polybe

Le voile
qui renvoyait
encore l'autre
montre du
secret de
l'instinct

LE MESSAGER.

Et pourtant j'ai, mon fils, sauvé ton existence.

OEDIPE.

Quand tu me rencontras quelle était ma souffrance?

LE MESSAGER.

Tes pieds témoigneraient encor de ton malheur...

OEDIPE.

Quel souvenir d'ancienne et poignante douleur!

LE MESSAGER.

C'est moi qui délaiai la sanglante courroie

Qui traversait tes pieds.

OEDIPE.

A quelle honte en proie,
J'ai commencé ma vie, et dans quel abandon!

LE MESSAGER.

Depuis cette infortune Edipe fut ton nom.

OEDIPE.

Ce traitement cruel, qui l'ordonnait?.. mon père?
Au nom des Dieux, réponds!.. quoi! serait-ce ma mère?...

LE MESSAGER.

Je l'ignore. Celui qui t'a remis à moi
Doit le savoir.

OEDIPE.

Qui m'a trouvé?.. Ce n'est pas toi?

LE MESSAGER.

Non, un autre à mes soins confia ton enfance.

*il l'avait
trouvé suspendu
on attaché par les pieds;
il l'Edipe.*

*il va le
trouver en
l'opéra*

ŒDIPE.

Qui donc?

LE MESSAGEUR.

C'est du feu roi quelque esclave, je pense.

ŒDIPE.

Du roi de ce pays, du fils de Labdacus?

LE MESSAGEUR.

Oui. Cet homme gardait les troupeaux de Laïus.

ŒDIPE.

Dis-moi, vit-il encor? dis-moi, puis-je l'entendre?

LE MESSAGEUR au chœur.

Habitants du pays, vous pourriez nous l'apprendre.

ŒDIPE.

Est-il quelqu'un de vous, Thébains, qui par hasard
Connaisse le berger dont parle ce vieillard?

L'a-t-on vu dans la ville? Est-ce aux champs qu'il habite?
Parlez, et que le fait s'éclaircisse au plus vite.

LE CORYPHÉE.

Ce pasteur, je le crois, n'est autre que celui
Qu'on est allé chercher par ton ordre aujourd'hui.
Jocaste là-dessus te répondra. Demande.

ŒDIPE à Jocaste, en montrant le messageur.

Le pâtre qu'il désigne, et celui que je mande,
Est-ce le même? Dis.

JOCASTE avec trouble.

Quel pâtre?... je ne sai.

Ne t'inquiète pas d'un langage insensé.

Il a vu
Du berger
D'un des
bergers
De Laïus

l'ont seroient
l'ont
rappelle
terriblement
et converge

à l'instinct
Jocaste commence
à courir: elle
accablée
l'horrible
vérité et plus qu'interne: pour elle le jour s'écroule habituellement
elle commence et elle
échoue en
même temps!

OEDIPE.

Quoil je m'arrêterais après un tel indice?
Non. Ma naissance, il faut que je l'approfondisse!

JOCASTE.

Si tu tiens à la vie, oh! par ces Dieux cléments!
Point d'examen fatal!.. C'est trop de mes tourments.

OEDIPE.

Va, quand je serais fils et petit-fils d'esclave,
Ce n'est pas sur ton front que ma honte se grave!

JOCASTE.

Crois-moi, je t'en supplie!... et crains de réussir!

OEDIPE.

Je ne te croirai pas. Je veux tout éclaircir

JOCASTE.

Et pourtant mon conseil est bon!... suis-le, de grâce!

OEDIPE.

Quand il serait meilleur, ton conseil, — il me lasse.

JOCASTE.

Puisses-tu ne jamais connaître ton destin!...
Malheureux!

OEDIPE.

Ce berger, qu'on me l'amène enfin!

Montrant Jocaste.

Laissons-la se vanter de sa riche naissance!

JOCASTE, d'une voix éteinte.

Malheureux! malheureux!... Est-il en ma puissance
De te nommer encore autrement?... Hélas! non!...
Je ne te donnerai plus jamais que ce nom!

*Jocaste
essaie d.
le dit comme
d'approfondir
le mystère
de la naissance*

*Jocaste. Si elle
s'est mise la
demi du premier
coup d'abord compris*

*Oedipe
n'entend rien et
ne comprend
que
berger*

*Jocaste attend
si si on peut
à toute
elle ne
reparaître plus!*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins JOCASTE.

LE CORYPHÉE.

Pourquoi sort-elle ainsi, comme en proie au délire ?
Quel morne désespoir ! — Je crains, s'il faut le dire,
Qu'après un tel silence éclate un grand malheur !

ŒDIPE.

Soit ! il éclatera sans ébranler mon cœur !
Fussé-je d'un sang vil, je prétends le connaître.
Dans son orgueil de femme, elle rougit peut-être
De mon obscurité : je n'en rougirai pas,
Moi, fils de la Fortune, élevé dans ses bras !
La Fortune est ma mère !... et les ans, ma famille,
M'ont fait monter de l'ombre à ce faite où je brille !
Humble fut mon berceau ; je ne puis le changer ;
Mais rien n'empêchera mon regard d'y plonger !

deffaire de
s'expliquer
ainsi le
trouble de
Jocaste

Tandis qu'Œdipe s'abandonne à une profonde rêverie, un chœur de
jeunes Thébaines, comme pour dissiper la tristesse du roi, s'approche
et récite, au son des harpes, les strophes suivantes :

STROPHE 1.

Dans les choses futures
Si mon esprit voit clair,
Et ne s'égare pas en vaines conjectures,
J'en atteste l'Olympe où s'assied Jupiter :

1. Mademoiselle Stella Colas.

C'est si
picote de
un croquis
ici
le
traduire
mot à mot

Œdipe est
lembat d'ura
Comprendre : il
en est sûr
à cette idée
qu'il n'a
pu être le
père d'un
père qui il
a approuvé
tout ce qu'il
se souvient de
avoir qui il
peut de lui-même
il en a déjà
un autre

Mad. Colas
avec le Catabryche,
un demi rayon
un soleil, une haléne virginales et
matinales

Demain lorsque la lune pleine
Viendra blanchir les coteaux et la plaine,
O Cithéron, pour te remercier
Comme l'auguste père,
Comme le nourricier
D'Œdipe notre roi, qui fit Thèbe prospère,
Nos chants mélodieux,
Nos pieds frappant la terre
Ébranleront tes sommets radieux! —
Confirme notre espoir, Phébus! Dieu salutaire!

ANTISTROPHE 2.

Qui des Dieux, noble enfant,
Qui t'a donné la vie?
Quelle fille du Ciel par le dieu Pan ravie,
Ou que surprit dans l'ombre Apollon triomphant?...
Car des montagnes, des vallées
Il aime aussi les retraites voilées,
Où vont paissant les troupeaux sans gardien.
Serait-ce que Mercure,
Le pâtre arcadien,
Ou Bacchus, au penchant de la colline obscure,
Te reçut autrefois
De quelque nymphe, reine
Des verts sommets qu'arrose l'Hippocrène? —
Souvent Bacchus poursuit les nymphes dans les bois.

ŒDIPE, regardant au loin.

Qui vient à nous? Autant que je puis en juger,

2. Mademoiselle Favart.

*Alors on
l'a dit
comme
qu'il se dit
est en effet
l'un pour
de quelq-
l'auguste
d'une
l'auguste
de quelque dieu qui
elles
entrent
dans la
dernière
heure
l'auguste
d'œdipe
de lui donner
un coup charmant, à
elle dit, une femme
legis,
ailes,
toute gracieuse
d'une illusion!
c'est bien
protégée,
c'est presque
l'auguste
peut être d'œdipe
protégée, et le contraire
mais c'est l'auguste
beauté pure et la grâce même en
moment du plus grand intérêt dramatique.*

Sans l'avoir jamais vu, cet homme est le berger
 Que nous avons tantôt mandé par un message :
 L'étranger de Corinthe et lui sont du même âge. —
 D'ailleurs, je reconnais mes envoyés.

Au coryphée.

Mais toi,

Si tu l'as déjà vu, cet homme, éclaire-moi.

LE CORYPHÉE.

Oui, je le reconnais, prince. Je me rappelle
 Que Laïus n'eut jamais serviteur plus fidèle.

SCÈNE V.

LES MÊMES; L'ANCIEN ESCLAVE DE LAÏUS,
 conduit par les envoyés d'Œdipe.

ŒDIPE au messager corinthien.

Habitant de Corinthe, est-ce donc là celui
 Que tu me désignais tout à l'heure ?

LE MESSAGER.

C'est lui.

ŒDIPE à l'esclave.

Que de mes questions chacune en toi se grave.
 Dis; tu servais Laïus ?

L'ESCLAVE.

Oui, j'étais son esclave,
 Non acheté, mais né dans le palais du roi.

ŒDIPE.

Vieillard, que faisais-tu ? Quel était ton emploi ?

*mais
 s'agissait en effet*

*C'est
 mon
 J'espère*

*ii #
 Œdipe
 l'homme
 le berger
 qui arrive
 avec
 l'attelage
 laide
 malle
 il compare
 les deux
 vieillards*

l'interrogatoire

L'ESCLAVE.

Je gardais ses troupeaux dans quelque solitude.

OEDIPE.

Où les conduisais-tu, selon ton habitude?

L'ESCLAVE.

Sur le mont Cithéron, aux alentours.

OEDIPE montrant le messager.

Et là,

Te souvient-il d'avoir connu cet homme-là?

L'ESCLAVE avec trouble.

Quel homme?

OEDIPE.

Celui-ci. L'as-tu vu? Réponds vite.

L'ESCLAVE.

Ma mémoire ne peut répondre tout de suite...

LE MESSAGER.

Ce n'est pas étonnant, maître. Le souvenir
Va pourtant, grâce à moi, bientôt lui revenir. —
Je menais un troupeau, lui deux, à la pâture :
Il sait que du printemps au lever de l'Arcture,
Sur le mont Cithéron, dans les bois d'alentour,
Ensemble, nous passions trois mois jusqu'au retour.
Quand l'hiver nous faisait descendre des prairies,
Alors nous ramenions, moi dans mes bergeries,
Lui dans celles du roi, nos sauvages troupeaux. —

A l'esclave.

Mais toi, parle. Est-ce vrai, ce que je dis, ou faux?

*L'esclave ne
reconnait pas
d'abord son
ancien compagnon
- le messager
le reconnaît
la voix
c'est lui
Mais on l'a
guérisse
D'après lui
il n'est
humain
qui a le
dernier
c'est lui*

L'ESCLAVE.

Vrai. Mais tes souvenirs sont d'une époque ancienne...

LE MESSEGER.

Voyons; que ma mémoire aide encore la tienne.
Tu sais bien qu'un enfant par toi me fut remis,
Que je devais nourrir comme mon propre fils?

L'ESCLAVE.

Que veux-tu dire? Quoi?...

LE MESSEGER montrant Œdipe.

Tiens, mon ami, regarde!
Voici l'enfant qu'un jour tu remis à ma garde.

L'ESCLAVE.

Misérable! Va-t-en aux enfers!... Plus un mot.

OEDIPE.

Ne le maltraite pas, vieillard. C'est moi plutôt
Qui devrais châtier ta bouche criminelle!

L'ESCLAVE.

Ma faute, ô le meilleur des maîtres, quelle est-elle?

OEDIPE.

Au sujet de l'enfant tu n'as pas répondu.

L'ESCLAVE.

Il ne sait ce qu'il dit. Vains discours! temps perdu!

OEDIPE.

Tu parleras de force ou de gré; je te jure!

L'ESCLAVE.

Épargne ma vieillesse, ô roi, je t'en conjure!

*L'esclave hésite
et résiste à la
réponse; il
semble dans la
doute.*

*Œdipe
s'irrite.*

*L'esclave fait
comme si de
rien n'était
le
messager.*

*Œdipe
insulte le
père de
réponse
sans
pouvoir
s'écarter.*

OEDIPE.

Que derrière son dos on attache ses mains!

L'ESCLAVE.

Mais que veux-tu?... Pourquoi ces ordres inhumains?

OEDIPE.

C'est toi qui lui donnas cet enfant?

L'ESCLAVE.

C'est moi-même. —

Il aurait dû, ce jour, être mon jour suprême!

OEDIPE.

Dis-moi la vérité!... sinon, tu vas périr!

L'ESCLAVE.

En la disant, je suis bien plus sûr de mourir!

OEDIPE.

Il cherche des délais ou quelque stratagème!

L'ESCLAVE.

Non. J'ai dit que j'avais donné l'enfant, moi-même!...

OEDIPE.

D'où l'avais-tu reçu? Parle, était-il à toi?

Le tenais-tu d'un autre?

L'ESCLAVE.

Il n'était pas à moi.

Je le tenais...

OEDIPE.

De qui? — Quel sang l'avait fait naître?

L'ESCLAVE.

Ne m'interroge pas davantage, ô mon maître!...

*Oedipe le
naissance d.
châtiment
corporel*

*C'est lui-même
Oedipe qui
lui avoua
le meurtre
qu'il
promena*

*il faut lui
arracher une
à une
chaque
parole :*

*Oedipe est
après et acharné
à l'arracher
douloureux.*

ŒDIPE.

Tremble! Si tu me fais répéter, tu n'es plus!

L'ESCLAVE.

Il naquit, cet enfant, au palais de Laïus...

ŒDIPE.

Esclave, ou fils du roi?

L'ESCLAVE.

Dieux! mon cœur se déchire!...

Le plus épouvantable, hélas! me reste à dire!

ŒDIPE.

Il me reste à l'entendre. Eh bien! je l'entendrai.

L'ESCLAVE.

C'est Laïus, disait-on, qui l'avait engendré...

Mais la reine sait tout... Que ton ordre l'appelle.

ŒDIPE.

La reine t'avait donc remis l'enfant?

L'ESCLAVE.

C'est elle.

ŒDIPE.

Dans quelle intention?

L'ESCLAVE.

Pour lui donner la mort.

ŒDIPE.

Malheureuse!... une mère!

L'ESCLAVE.

Elle craignait le sort

Qu'un oracle annonçait, effroyable mystère!

OEDIPE.

Que disait-il?

L'ESCLAVE.

Qu'un jour ce fils tuerait son père.

OEDIPE montrant le Corinthien.

Pourquoi l'avoir remis aux mains de ce berger?

// Hélas
l'infortuné de sa
délivrance d'une telle
savage justice
bonne

L'ESCLAVE.

Ce fut compassion : je crus que l'étranger
Emporterait l'enfant sur la terre étrangère.
Mais il l'a conservé, Dieux ! pour quelle misère!...
Car si vraiment c'est toi dont il parle, ô douleur!
Sache que tu n'as point ton égal en malheur !

OEDIPE.

Hélas! tout s'accomplit, toute ma destinée!
Exécrable naissance! exécrable hyménée!
Inceste et parricide!... — Adieu donc! je te vois,
O lumière des cieux, pour la dernière fois!

| tout est
réalisé à
l'indommi

Il sort.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

Le chœur des femmes thébaines et des vieillards.

STROPHE PREMIÈRE.

O race des mortels, vouée à la souffrance,
Qu'est-ce votre vie? Un songe... Rien; hélas!
L'homme le plus heureux, selon son espérance,

1. Récitée par mademoiselle Jouvante.

grande
lamentation
sur
Oedipe
de toute tristesse
d'une
humaine

N'a du bonheur que l'apparence,
 Fantôme évanoui bien vite dans ses bras!...
 O malheureux Œdipe!... instruit par ton exemple,
 Quand mon œil te contemple,
 Je ne crois au bonheur de personne ici-bas!

*véritable
 fût-il jusqu'à
 dans
 l'horreur.*

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

Il avait, confondant son terrible adversaire,
 Anéanti le Sphinx, ô labeur surhumain!
 Ce monstre au chant sinistre, à la tranchante serre;
 Il était, dans notre misère,
 Entre nous et la mort comme un rempart d'airain!
 Depuis ce jour, depuis l'éclatante victoire,
 Environné de gloire,
 Sur la puissante Thèbe il régnait souverain,

STROPHE DEUXIÈME¹.

Et maintenant, tombé de ce faite sublime,
 Du haut de sa prospérité, —
 Quel homme tout à coup se vit précipité
 Dans un plus noir abîme,
 Dans un plus large flot et d'opprobre et de crime,
 Et de calamité?
 Œdipe, illustre Œdipe, ô tête auguste et chère!
 Comme en un port fatal, au palais de ton père,
 T'ont jeté les destins dans un jour de fureur.
 Malheureux! mais comment la couche paternelle,
 Hélas! a-t-elle pu, muette et criminelle,
 Te porter si longtemps sans frissonner d'horreur?

1. Récitée par M. Verdellet.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LE CHŒUR, UN ENVOYÉ DU PALAIS.

L'ENVOYÉ.

Nobles Thébains, jamais calamités pareilles,
Hélas! n'auront frappé vos yeux et vos oreilles;
De quelle affliction vos cœurs seront émus,
Si vous aimez encor la maison de Cadmus!
Non, les eaux du Danube et du Phage, épanchées,
Ne laveraient jamais les souillures cachées
Dans cet abominable et sinistre séjour!...
D'autres malheurs bientôt vont paraître au grand jour,
Des malheurs plus cruels, car ils sont volontaires!

LE CORYPHÉE.

Après ce que je sais déjà, quels noirs mystères
Peux-tu m'apprendre encor? quels effroyables maux?

L'ENVOYÉ.

Je ne t'en dirai pas bien long; rien que ces mots:
Jocaste! elle n'est plus.

LE CORYPHÉE.

Jocaste! infortunée!...
Mais parle, quelle main trancha sa destinée?

L'ENVOYÉ.

Cette main, c'est la sienne!... Oh! quel trépas! Du moins,

*Le cœur d'un homme vierge est un vaste profond =
bip que le sein au qu'on y verse est impure,
Le bras y ferait saut. Las de la bouillie,
un homme est profond et la tâche au fond,
l'abime est immense,*

*à voir M. et - Joline
de dans Marcella (W. Marcella ap. l'histoire, dans son...)*

de en de sang toujours, l'ange... des partum de l'Arabie

*le malheur des
malheurs est
la catastrophe,
j'ai que
un grand
que la
précipite est
un écu, ce n'est
arriver que
toute n'est
plus elle
s'installe, elle
s'est pendue*

*Ceci s'appelle
D. G. ou, ou*

Les Dieux n'ont pas voulu vous en rendre témoins.
Il faut pourtant qu'ici ma bouche vous apprenne
Tout ce qu'elle a souffert, la malheureuse reine!...
Jocaste avait franchi ce portique fatal :

Furieuse, elle court vers le lit nuptial,
Arrachant à deux mains sa longue chevelure.
Elle entre; puis, fermant les portes, elle adjure,
Elle évoque Laïus, égorgé par la main
D'un exécration fils, qui, né de leur hymen,
Teint du sang paternel, dans ce palais immonde,
A fécondé le sein qui l'avait mis au monde!
Elle maudit la couche, où d'un époux, jadis,
Elle eut un autre époux, et des fils de son fils!
Je ne sais pas comment elle périt ensuite;
Car Œdipe, poussant des cris, se précipite,
Et sur lui, sur lui seul j'attache mon regard!
Il marchait à grands pas, il errait tout hagard,
Demandant une épée : « Où donc, où donc est-elle,
L'épouse qui n'est pas mon épouse ? » Il appelle
Avec des cris, avec des sanglots étouffants,
Celle qui mit au jour le père et les enfants!
Dans son délire, un Dieu le conduisait sans doute,
Car nous restions muets, sans lui montrer la route;
Quand, plus terrible encor, sa fureur éclatant,
Il arrache des gonds la porte au lourd battant,
Et s'élançe, éperdu, dans la chambre fatale.
Là, quel spectacle horrible à nos regards s'étale!
Jocaste inanimée, et le corps suspendu
Au long voile traînant qu'elle-même a tordu!
Œdipe exhale un cri de lion qui succombe;
Il détache ce nœud meurtrier : le corps tombe!...

après
l'écriture #
révélation
Œdipe
on
Ledi,
l'écriture
chercher
une
opé

dans
malthus
de la
l'apostrophe
de monnaie
ou
Diane -
et les autres
Diane -
à la femme
recluse -
- recluse à la
- femme
D'horreur -

malheureuse la même : il dit que tout l'océan de grand Océan pour
l'eau est sans doute vain ? non : cette main que voit à son plein capable
de servir l'infinité des mers, changeant leur couleur avec la sienne.

C'est quelque chose alors d'épouvantable à voir !
 Il arrache, courbé sur elle, ô désespoir !
 L'agrafe d'or fixée au manteau de la reine ;
 Il s'en frappe les yeux ; il y plonge, il y traîne
 Impitoyablement ce funeste aiguillon,
 Comme un soc de charrue au milieu du sillon.
 « Qu'ils ne voient plus mes maux et mes crimes sans nombre !
 Dit-il. Que, pour jamais enveloppés dans l'ombre,
 Ils ne connaissent plus, hélas ! ceux que jamais
 Ils n'auraient dû connaître, et que pourtant j'aimais ! »
 Puis il frappait encor, il frappait avec rage ;
 Ses yeux tout ruisselants arrosaient son visage :
 Ce n'étaient pas des pleurs ! non, ce flot qui descend,
 C'est un orage noir, une grêle de sang !
 Ainsi donc, foudroyant deux têtes au lieu d'une,
 Le Destin les confond dans la même infortune.
 Cette prospérité qui faisait leur orgueil,
 Ce bonheur d'autrefois, qu'en reste-il ? Le deuil !
 L'opprobre et la misère !... et tous les maux qu'on nomme,
 Tous les maux à la fois réunis sur un homme !

LE CORYPHÉE.

Et rien ne calme, hélas ! ses transports furieux ?

L'ENVOYÉ.

Il veut qu'on ouvre, — il veut qu'on montre à tous les yeux
 Ce parricide impur, ce fils, qui, de sa mère...
 Quels blasphèmes, grands Dieux ! il dit... Mieux vaut me taire !
 Sa malédiction contre le meurtrier
 Sur lui-même retombe : il va s'expatrier. —
 Pourtant il a besoin de guide et d'assistance,
 Car trop lourd est pour lui le poids de l'existence !...

Il se creuse
 les yeux avec l'agrafe
 du manteau
 de la reine

Le parricide

L'usage n'est
 répété l'un
 des autres
 du parricide
 et de l'inceste

On ouvre. Tu vas voir un spectacle, ô douleurs!
 Qui forcerait la haine à répandre des pleurs!

OEdipe, aveugle, le visage énsanglanté, paraît sur les marches
 du portique.

LE CORYPHÉE.

- * O spectacle effrayant à voir! le plus horrible
- * Qui jamais ait frappé mes yeux!
- * Infortuné! d'où vient ce délire terrible?
- * Quel est celui des Dieux
- * Dont la haine obstinée
- * Sur ta lugubre destinée
- * S'est abattue, ainsi que l'ouragan des cieux?
- * Ô vaste écroulement! ô ruine imprévue!...
- * Hélas! mes yeux sur toi n'osent se diriger;
- * Et pourtant je voudrais te voir, t'interroger!...
- * Mais non, d'horreur je frissonne à ta vue!

SCÈNE II.

LES MÊMES, OEDIPE.

OEDIPE, les bras étendus, marchant à tâtons
 le long des murailles.

Hélas! hélas! hélas!

Où suis-je, malheureux? où s'égarant mes pas?

Où s'envole ma voix, cette voix lamentable?...

Hélas! Dieu redoutable,

Où m'a précipité la fureur de ton bras?

LE CORYPHÉE.

Dans un gouffre de maux, lugubre, épouvantable!

Oedipe
 apparaît
 qui ouvre la
 répétition
 de l'acte
 d'horreur, d'
 pitié - en grec
 étouffé à travers
 de retour est
 comparé à beauté
 qui s'en craignent
 par l'italien
 l'horreur -
 d'autre, étouffé
 l'horreur par lequel
 ignorement la
 beauté, par lequel
 de son tour, nous
 par est la
 l'acte, nous -
 nous confondons
 par les grecs
 avec eux -
 le naturel
 est celui de
 l'ingénieur
 grec, d'
 sophisme en
 particulier
 n'est pas
 bien sûr
 l'ingénieur!

STROPHE PREMIÈRE.

ŒDIPE.

O nuage d'obscurité!
 Nuage lourd, impénétrable et morne!
 Nuit profonde et sans borne!
 Dans mon adversité,
 Oh! de quels aiguillons me déchire, incessante,
 Et ma douleur présente,
 Et le passé hideux qui marche à mon côté!

LE CORYPHEE.

Oui, ce double fardeau sur toi pèse implacable,
 Et tu peux bien gémir sous le faix qui t'accable!

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

ŒDIPE.

Fidèle ami, toujours humain!
 Dans mon malheur je retrouve ton zèle.
 L'aveugle qui chancelle
 Est conduit par ta main!...
 Oh! non, je ne suis pas le jouet d'un vain songe;
 Dans cette ombre où je plonge,
 J'ai reconnu ta voix sur mon triste chemin!

LE CORYPHEE.

Tes yeux!... Oh! qu'as-tu fait? quel funeste courage!
 Quel Dieu, poussant ton bras, t'a soufflé cette rage?

*Œdipe reconnaît
 son d. h. consens
 le. je il / l'aveugle
 insensible,
 toujours
 par les
 amis.
 le p. h.
 le coryphée
 de
 l'aveugle
 le char de
 à des en
 avec av. c. l'aveugle
 av.*

*Le coryphée
 le
 guide*

STROPHE DEUXIÈME.

ŒDIPE.

Apollon, mes amis, Apollon !... son courroux ,
 Sa haine injuste et sombre
 M'a fait ces maux, ces maux cruels, ces maux sans nombre !
 Sa main n'a pas frappé : seul, j'ai porté les coups.
 La lumière immortelle
 A quoi me servait-elle,
 Lorsque je n'avais plus rien à voir sous les cieux
 Qui réjouit mes yeux ?

LE CORYPHÉE.

Hélas ! ce que tu dis est trop vrai !... malheureux !

STROPHE TROISIÈME.

ŒDIPE.

Que pourrais-je encor voir, et que pourrais-je entendre,
 Qui ne me fût amer ?
 De quelle bouche attendre
 Une parole tendre ,
 Et qui pourrais-je aimer ?
 O mes amis, chassez de la terre natale,
 Chassez bien loin ce mortel odieux ;
 Cette tête fatale,
 Ce fléau qui sur vous s'étale,
 Abominable au monde, abominable aux Dieux !

LE CORYPHÉE.

Par la pensée, ô toi plus malheureux peut-être,
 Combien j'aurais voulu ne jamais te connaître !

5

*travaux,
 lui, à chaque
 fois, le chant*

*Charles Louis
 21 11 18*

*Le char d'André
 ne s'avait jamais
 connu.*

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

ŒDIPE.

Va! puisses-tu périr, toi qui dans les forêts,
 Dans la morne clairière,
 Détachas de mes pieds la sanglante lanière,
 Et, cruel, me sauvas le jour quand j'expirais!...

Pitié, pitié funeste!

Bienfait que je déteste!

A mes amis, à moi, quels tourments, quel remord
 Eût épargnés ma mort!

LE CORYPHÉE.

* J'en suis à regretter pour toi ce triste sort!

ANTISTROPHE TROISIÈME.

ŒDIPE.

* Je n'aurais pas été l'assassin de mon père

* Il ne serait pas dit

* Que, mari de ma mère,

* Je suis, je suis le frère

* De mes fils... fils maudit!

* Sorti d'un sang impur et que le ciel abhorre,

* J'ai fécondé les flancs dont je suis né!

* Enfin, s'il est encore

* Des maux plus affreux qu'on ignore,

* Œdipe, pas un seul ne te fut épargné!

LE CORYPHÉE.

Ta résolution me parait trop cruelle :

Le sépulcre vaut mieux que cette ombre éternelle!

*Maudit
 celui qui
 brisa
 l'entrevue
 l'ère
 enfante
 comme Job
 — Œdipe venant
 si à la fin
 ne —*

*Enfin
 l'assassin
 l'usage,
 l'horrible
 mélange
 l'assassin
 qui le
 pourrir*

ŒDIPÉ.

Je devais m'infliger un traitement pareil,
Et je n'écoute rien, ni blâme, ni conseil!

* De quel front, descendu sur la rive infernale,

* Regarderais-je un père, et ton ombre fatale,

* O mère infortunée? alors que sur vous deux

* J'ai de tous les forfaits commis les plus hideux!

L'aspect de mes enfants eût réjoui mon âme!...

Je les aime toujours... mais leur naissance infâme!...

Je n'aurais jamais pu les voir, voir de mes yeux.

Cette ville, ces tours, les saints temples des Dieux,

* Que moi seul des Thébains, né sous le diadème,

* Je me suis de ma bouche interdits à moi-même,

* Quand je vous ordonnais à tous, fils de Cadmus,

* De chasser le fléau, né du sang de Laïus!

Sur vous, sur les témoins de ma honte vivante

Aurais-je pu lever les yeux sans épouvante?

Non. — Que ne puis-je encor, que ne puis-je, à l'instant,

Fermer la route aux sons que mon oreille entend?

Aveugle et sourd, j'irais, traînant mes pas funèbres,

Entouré de silence, entouré de ténèbres;

Car, pour le malheureux, c'est un soulagement,

Lorsque, isolé de tout, il perd le sentiment! —

Pourquoi m'as-tu reçu dans ton ombre profonde,

O Cithéron? Pourquoi, lorsque je vins au monde,

Ne m'as-tu pas tué sur tes âpres sommets,

Afin d'ensevelir ma naissance à jamais?

O Polybe, ô Corinthe! et toi, longtemps prospère,

Maison que je nommais la maison de mon père,

Sous de brillants dehors, dans le palais d'un roi,

Quel immonde fléau vous nourrissiez en moi!

*vous deux, au lieu de
à propos de la main
en commençant à
au début de
lentes, celle
espice
d'excommunication*

Coupable, je suis né d'une race coupable. —
 Triple route, vallée obscure et lamentable,
 Noir buisson, noir sentier, qui, près des trois chemins,
 Bus le sang de mon père, épanché par mes mains!...
 Oh! vous rappelez-vous ce meurtre que j'abhorre,
 Et ce qu'ici j'ai fait de plus horrible encore?...
 Hymen, funeste Hymen, toi qui m'as enfanté,
 Tu fais rentrer mon sang aux flancs qui m'ont porté,
 Et tu produis au jour, conçus du même germe,
 Pères, frères, enfants, qu'un même sein renferme,
 Épouses, mères, sœurs, mélange incestueux,
 Et tout ce que l'Enfer a de plus monstrueux!...
 Mais c'en est trop! il est des hontes qu'il faut taire :
 Au nom des Dieux, amis, sur un bord solitaire
 Cachez-moi! tuez-moi!... Dans l'Océan profond
 Que mon corps brisé roule, et disparaisse au fond!...
 Venez! daignez toucher un malheureux... sans craindre :
 Mes maux, faits pour moi seul, ne sauraient vous atteindre!

LE GORYPHÉE.

Créon vient à propos. Dis-lui ce que tu veux :
 Lui seul, te conseillant, peut souscrire à tes vœux,
 Car lui seul désormais gouverne cet empire.

SCÈNE III.

LES MÈMES, CRÉON.

ŒDIPE.

De quels mots faire usage, hélas! et que lui dire?
 Qu'ai-je le droit d'attendre, après l'avoir traité
 Avec tant d'injustice et tant de cruauté?

et recevoir ce
 message par
 le ministre
 hier l'Occi
 infamie.
 l'Occi
 infamie!
 Je n'ai rien
 bon!

à demander qu'on
 le précipite dans
 la mer.

à l'Occi
 lair plus
 qu'un dieu,
 que répondre =
 - il le renvoie à Créon
 qui arrive -

CRÉON.

Je ne viens pas, Œdipe, implacable adversaire,
Te reprocher des torts, ni railler ta misère!...

- * Mais vous qui m'entourez, si maintenant, Thébains,
- * Vous ne respectez plus la race des humains,
- * Respectez le Soleil, qui de ce monde est l'âme :
- * N'exposez point sans voile à sa divine flamme
- * Cet exécration objet, qu'ensemble ont rejeté
- * La terre et l'eau du ciel, le jour et sa clarté!...
- * Qu'il rentre, et disparaisse au fond de sa demeure :
- * Les parents doivent seuls voir un parent qui pleure.

*Créon : il
veut que
le malheur
ne soit pas
exposé à la
clarté du
Soleil, qui
rentre dans
le Valan.*

ŒDIPE.

Créon, puisque tu viens, miséricordieux,
Vers moi qui suis méchant, — écoute, au nom des Dieux !
* C'est ton intérêt seul, non le mien qui m'inspire.

CRÉON.

* Que souhaites-tu donc, et que veux-tu me dire ?

ŒDIPE.

- * Chasse-moi loin d'ici, chasse le criminel ;
- * Que je n'entende plus la voix d'aucun mortel !

*Œdipe demandant
à quel point il est
chassé*

CRÉON.

- * Si je balance encor, c'est que je veux apprendre
- * De la bouche du Dieu quel parti je dois prendre.

*Créon voudrait
apprendre
quel est le
Dieu*

ŒDIPE.

- * Son oracle est assez manifeste ; il a dit
- * Qu'on devait mettre à mort l'assassin, le maudit.

1. Pour la représentation :

Que souhaites-tu donc ? Parle.

*— Thoudi je parlé,
repond Œdipe.
— mais vous qu'ils
parlent deux fois qu'on
réplique Créon = (comme
Cela est vrai à l'heure des
Cathédrales : on dit deux fois
des croyances aux Dieux)*

CRÉON.

- * C'est trop vrai ; néanmoins, dans le trouble où nous sommes,
 * Il vaut mieux que deux fois les Dieux parlent aux hommes.

ŒDIPE.

- * Les consulter pour moi, ce mortel odieux ?

CRÉON.

- * Ton malheur prouve assez qu'il faut croire les Dieux.

ŒDIPE !

- * Je ne t'ordonne pas, Créon, je te supplie !
 Que, par tes soins pieux, repose ensevelie
 Celle qu'enferme encor ce palais gémissant.
 Tu lui dois les honneurs suprêmes : c'est ton sang !...
 Mais la ville où régna mon père, ville sainte,
 Ne me recevra plus vivant dans son enceinte :
 Permets-moi d'habiter la montagne, parmi
 Les rocs du Cithéron, hôte affreux, triste ami !
 C'est là que mes parents, avant ma première heure,
 Avaient marqué ma tombe : il faut donc que j'y meure !
 Mais, pour m'anéantir, hélas ! je sais trop bien
 Que toutes les douleurs sur moi ne peuvent rien :
 Car si ma triste vie autrefois fut sauvée,
 C'est qu'à des maux plus grands elle était réservée.
 Eh bien donc ! mes destins, qu'ils soient tous accomplis ! —
 Pour mes enfants !... ne prends nul souci de mes fils :
 Ils sont hommes, Créon ; forts contre la misère,
 Mes fils ne manqueront jamais du nécessaire.
 Mais je confie aux soins de ta noble amitié

1. Pour la représentation :

ŒDIPE.

..... Je te supplie !

Ne pousse la
 trop hyperman :
 Ulysses
 pour l'écarter
 il n'y a pas pour
 elle un
 trombeur

lui il devient
 schaliter le
 Cithéron ni il
 comé, si il
 devait périr
 enfant -
 Les fils de
 son homme
 est entièrement

Mes deux filles, hélas ! bien dignes de pitié ,
 Qui, toujours partageant ma fortune prospère,
 Près de moi s'asseyaient à la table d'un père !
 Protège-les !... et puis... laisse-moi les serrer
 Dans mes bras, sur mon cœur ! et laisse-nous pleurer.

O prince généreux, que ta naissance honore,
 Accorde-moi la grâce que j'implore !
 Si de mes mains je pouvais les toucher,
 Oh ! je croirais les voir encore !...

Sur un signe de Créon, les deux filles d'Œdipe sont amenées par une femme du palais.

Grands Dieux !... n'entends-je pas ce que j'ai de plus cher ?

Mes filles, qui versent des larmes ?

Créon, dans sa pitié,

M'aurait-il envoyé

Ces doux objets de mes tendres alarmes ?

Si ce n'est qu'une erreur, elle est pleine de charmes

CRÉON.

Ce n'est pas une erreur ; je savais ton désir,
 Et je t'ai procuré ce douloureux plaisir.

ŒDIPE.

Eh bien ! règne et prospère ! et que les Destinées,

Inclémentes pour moi, veillent sur tes années ! —

O mes enfants, où donc êtes-vous ? Approchez !...

* Ici ! — Que dans mes bras je vous presse !.. Touchez,

* O mes enfants, touchez cette main fraternelle

* Qui sur les yeux d'un père a mis l'ombre éternelle !

Il les serre contre son cœur.

1. Pour la représentation :

Ici ! — Touchez ces mains fraternelles... Touchez

mais les
 filles...
 si...
 l'œuvre il
 redoublé
 peut...
 il devient
 trop facile
 voir... mais
 à la bonnet
 Elles
 viennent il
 l'œuvre...
 Un...
 que ce...
 Tenir elle

Miya
 que les pleurs
 pour l'œuvre
 une
 pareille
 scène -

* Sans me connaître, hélas! c'est moi qui vous formai

* Dans le sein malheureux qui m'avait renfermé!

Mes yeux, ne pouvant plus vous voir, n'ont que des larmes,
Quand je pense aux longs jours d'amertume et d'alarmes,
Qui vous restent à vivre au milieu des mortels!

A quelle auguste fête, à quels jeux solennels

Oserez-vous paraître? à quelles assemblées,

Sans revenir en pleurs et de honte accablées?

Et pour vous de l'hymen quand viendra la saison,

Mes filles, qui voudra conduire à sa maison,

Oh! qui voudra porter dans sa couche funeste

Mon opprobre et le vôtre, et le poids de l'inceste?

* Car est-il un malheur qui n'ait fondu sur vous?

* Votre père a tué son père! il fut l'époux

* De celle qui l'avait enfanté! Votre père

* Vous a donné le jour dans les flancs de sa mère!

Vous entendrez partout ce reproche inhumain.

Qui voudra joindre alors sa main à votre main?

Personne, ô mes enfants! et vos jeunes années

Languiront sans hymen, tristes, abandonnées! —

O fils de Ménécée, aujourd'hui, puisque seul

Tu leur restes, hélas! car un même linceul

Enveloppe avec moi celle qui fut leur mère!...

Ne souffre pas qu'au sein de l'indigence amère

Elles traînent leur vie errante dans les pleurs.

Ne fais point leur misère égale à mes malheurs!

Mais sois compatissant!... vois leur débile enfance!

Si tu ne les soutiens, qui prendra leur défense?

Ne me refuse pas, Créon, et donne-moi

Ta main, ta noble main pour gage de ta foi. —

Que de choses encor, vous dont l'âge est si tendre,

*Un reproche
si impitoyable
de la nature
à l'égard
des fau-
x crimes*

Je vous conseillerais, si vous pouviez m'entendre!
Soyez heureuses, vous!... C'est à moi de souffrir...
Enfants, priez les Dieux qu'ils me fassent mourir!

CRÉON.

* Assez de larmes; viens, rentre dans ta demeure.

OE DI PE, presque menaçant.

* Je cède... malgré moi!

CRÉON.

Toute chose a son heure.

OE DI PE.

* Une condition d'abord, et j'obéis.

CRÉON.

* Laquelle?

OE DI PE.

Chasse-moi bien loin de ce pays!

CRÉON.

* Les Dieux prononceront.

OE DI PE.

Mais les Dieux me haïssent!

CRÉON.

* Rien n'empêchera donc que tes vœux s'accomplissent.

OE DI PE.

* Dis-tu vrai?

CRÉON.

Je n'ai pas coutume de mentir.

OE DI PE, étouffant ses filles qui sanglotent.

* Eh bien! emmène-moi d'ici... je vais partir.

*Adieu à
être drôle,*

*même avant
toute
combustion
du sang*

rien bruler

CRÉON.

OEdipe, il faut quitter ces enfants!

OEDIPE, les entourant de ses bras.

Je t'implore!

Oh! ne m'enlève pas mes enfants!... Pas encore!

CRÉON.

Crois-moi, ne cherche point à l'emporter toujours :
Tes victoires ont fait le malheur de tes jours!

OEdipe essaie encore de retenir ses deux filles; on les sépare. Alors, soutenu par un esclave, appuyé sur un bâton, il s'éloigne lentement.

LE GORYPHÉE.

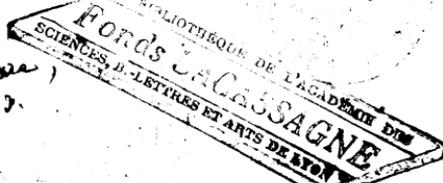
Voilà, fils de Cadmus... voilà celui qu'on nomme
OEdipe!... qui, puissant et sage... plus qu'un homme,
Des énigmes du Sphinx perceait l'obscurité :
Dans quels flots de misère il est précipité! —
C'est pourquoi, jusqu'au jour qui termine la vie,
Ne regardons personne avec un œil d'envie!...
Peut-on jamais prévoir les derniers coups du sort?
Ne proclamons heureux nul homme avant sa mort!

on lui retient
les enfants,
les filles,
auxquelles il
s'attache le plus
qu'il peut pour
voulant
partir

Le char
conduit
par une moule commune, mais éternelle
comme Solon sur Crisus

relève et rappelle
les belles pages
d'Herodote le premier
la fin de la vie le châtiment
ceux, ces lieux
s'il éternelle
fugitive de
choix humains
Solon Solon Solon

FIN D'OEDIPE ROI.



PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT.

non retombé
mystère
p. by.